



Description bibliographique : **Science et nature, par la photographie et par l'image, n°104, mars-avril 1971**

Source : Paris - Muséum national d'histoire naturelle/Direction des bibliothèques et de la documentation

Les textes numérisés et accessibles via le portail documentaire sont des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public ou pour lesquelles une autorisation spéciale a été délivrée. Ces dernières proviennent des collections conservées par la Direction des bibliothèques et de la documentation du Muséum. Ces contenus sont destinés à un usage non commercial dans le respect de la législation en vigueur et notamment dans le respect de la mention de source.

Les documents numérisés par le Muséum sont sa propriété au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

Les reproductions de documents protégés par un droit d'auteur ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

Pour toute autre question relative à la réutilisation des documents numérisés par le MNHN, l'utilisateur est invité à s'informer auprès de la Direction des bibliothèques et de la documentation : [patrimoinedbd@mnhn.fr](mailto:patrimoinedbd@mnhn.fr)

R 1568

Science

et Nature

l'environnement



PIGEON  
A FRONT NU  
(*Vinago calva*)

Kodachrome R. PUJOL

N° 104 - MARS - AVRIL 1971

5 F (50 F.B.)

# NOUVELLE ECOLE

■ Tous les deux mois, **NOUVELLE ECOLE** fait le point sur un aspect du mouvement des idées, présente les découvertes scientifiques, les théories philosophiques actuelles, à la lumière d'un héritage trois fois millénaire : la civilisation européenne.

■ Tous les deux mois, **NOUVELLE ECOLE**, luxueuse revue d'une centaine de pages (format 21 x 29,7 cm), publie des études d'ensemble, des mises à jour bibliographiques, des informations, des entretiens, des analyses critiques de l'actualité.

## Au sommaire des derniers numéros parus :

■ Les prochains numéros porteront sur : *Les Celtes et la civilisation celtique ; Différenciation raciale et biologie ; Elite et tertiarisation ; La sémantique générale ; La mythologie française ; Les théories économiques contemporaines ; Nietzsche ; Le Proche-Orient ; Les origines de la vie ; Réalité de l'évolution biologique ; etc.*

## NOUVELLE ECOLE

B.P. 129-07 / PARIS 7<sup>e</sup>

Le numéro : 10 F - Abonnement annuel (six numéros) : 50 F.  
A l'ordre de **NOUVELLE ECOLE**, C.C.P. Paris n° 17.116.42

**Numéro 9** : « Ecriture chinoise et science moderne (Guy Brossolet) ; « L'écriture runique » (Alain de Benoist) ; Entretien avec le professeur Louis Rougier.

**Numéro 10** : « Le problème de l'avortement » (Jean-Claude Valla) ; « Archéologie en France et en Europe du Nord » (Yves Esquieu) ; « Les greffes d'organes » (Roger Vétillard) ; « Intégration scolaire et psychologie raciale » (Alain de Benoist) ; « La sociologie de la Révolution » (Jules Monnerot) ; Entretien avec Georges Dumézil.

**Numéro 11** : « La condition féminine dans l'Antiquité et au Moyen Age » (Jean-Claude Bardet) ; « Le vocabulaire des institutions indo-européennes » d'Emile Benveniste ; Entretien avec le professeur Maurice Marois.

**Numéro 12** : « Hommage à Bertrand Russel » (Louis Rougier, Robert Blanché, Marcel Boll) ; « Le sanctuaire néolithique de Stonehenge » (Jean-Jacques Mourreau) ; « Le nouveau calendrier liturgique » (Alain de Benoist) ; Entretien avec Stéphane Lupasco.

**Numéro 13** : « Le Cercle de Vienne et l'empirisme logique » (Alain de Benoist) ; « Du sens des énoncés » (Louis Rougier) ; « Bertrand Russell et le Wiener Kreis » (Philippe Devaux) ; « L'homme et la technique » de Oswald Spengler (Giorgio Locchi).

**Numéro 14** : « L'eugénisme : survol historique » (Jean-Jacques Mourreau) ; « L'eugénisme : perspectives actuelles (Yves Christen) ; Entretien avec Jean Rostand ; « Les lois du tragique » de Jules Monnerot ; Jürgen Spanuth et l'Atlantide.

# Science et Nature

N° 104 • MARS-AVRIL 1971

PAR LA PHOTOGRAPHIE ET PAR L'IMAGE

revue publiée sous le patronage et avec le concours du  
MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

REVUE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉUM

NOTRE COUVERTURE :

Pigeon à front nu (*Vinago calva*).  
Kodachrome R. Pujol.

## SOMMAIRE

**Coexistence de l'Homme et de l'Animal,**  
par Raymond PUJOL ..... 3

**Le Poisson et l'Homme,**  
par Alain AUBERT ..... 13

**Chasse et pêche au Paléolithique supérieur,**  
par Serge BAHUCHET ..... 21

**La Chèvre dans les Cévennes et sur le Causse de Blandas,**  
par Anne-Marie BRISEBARRE-CREPIN ..... 31

**Les animaux domestiques et sauvages dans la société Hausa  
(Niger),**  
par Anne LEVY-LUXEREAU ..... 38

### COMITÉ DE PATRONAGE :

Président : M. Roger HEIM, membre de l'Institut ; MM. les Professeurs  
Maurice FONTAINE, membre de l'Institut ; Théodore MONOD, membre  
de l'Institut ; Edouard-Marcel SANDOZ, membre de l'Institut ; Henri-  
Victor VALLOIS.

### COMITÉ DE LECTURE :

MM. les Professeurs Jacques BERLIOZ, Lucien CHOPARD, Yves LE GRAND,  
M. Jean-François LEROY, M. Georges BRESSE, Inspecteur général des  
Musées d'Histoire Naturelle de Province.

Directeur-Editeur : André MANOURY.

Comité de Rédaction : Georges TENDRON - Irène MALZY.

### REVUE BIMESTRIELLE

#### ABONNEMENTS

1 an \* 6 numéros

FRANCE ET U. F. .... 18 F

Etranger ..... 25 F

BELGIQUE ..... 270 fr B

Librairie des Sciences - R.

STOOPS 76, Coudenberg -

BRUXELLES C.C.P. 674-12

CANADA et U.S.A. .... \$ 6

PERIODICA 7045, Av. du Parc,

MONTREAL 303

ESPAGNE ..... 325 pts

Librairie Française, 8-10, Rambla

del Centro - BARCELONE

Librairie Franco-Espagnole, 54,

avenida José Antonio - MADRID

#### CHANGEMENT D'ADRESSE

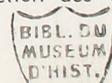
Prière de nous adresser la  
dernière étiquette et joindre  
0,50 francs en timbres

Rédaction : MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE, 57, rue Cuvier, Paris 5<sup>e</sup> - GOB. 26-62

Administration : 12 bis, Place Henri-Bergson, PARIS 8<sup>e</sup> — LAB. 18-48

C.C.P. « Science et Nature » 16494-71

Les manuscrits et documents non insérés ne sont pas rendus ★ Tous droits de reproduction des articles et des photos  
réservés pour tous pays. Copyright « Science et Nature »





Le *Laboratoire d'Ethno-Botanique* du Muséum National d'Histoire Naturelle, créé en 1963, s'est orienté aussi en complément vers l'*Ethno-Zoologie*, en assurant dès 1965 le fonctionnement de la *Société d'Ethno-Zoologie et d'Ethno-Botanique* (SEZEB) et une section d'*Etudes Ethno-Zoologiques* au sein du Laboratoire (M. Raymond PUJOL).

« SCIENCE ET NATURE » présente ici une livraison consacrée à l'*Ethno-Zoologie*, à l'initiative de M. Raymond PUJOL. Il s'agit de thèmes spéciaux, qui ne sont pas, évidemment, toute l'*Ethno-Zoologie*. Ces études montrent cependant l'existence constatée et pensée de liaisons entre les Animaux et les Hommes.

Qu'est l'*Ethno-Zoologie* ? Sous ce vocable, il faut entendre plus particulièrement l'étude des inter-relations et interactions qui se sont constituées et étendues entre les Groupes humains (Ethnies, Sociétés diverses, Peuples et Civilisations) et le Monde des Animaux. Ce faisant, il est recherché, d'une part, une explication et une meilleure compréhension du comportement de l'Animal, de ses mœurs, de ses besoins et de leurs motivations qui font que l'homme appréhende l'Animal en vue de se satisfaire matériellement, psychologiquement, métaphysiquement, développant ainsi sa CONNAISSANCE.

Surtout, il est recherché comment cette communion Hommes-Animaux a pu servir à la naissance, au développement et à l'épanouissement de Sociétés humaines, d'Ethnies, de Peuples et de Civilisations.

Ce problème est celui d'autres *Ethno-Sciences* qui tentent depuis une dizaine d'années d'apporter leurs concours à une rénovation de l'Ethnologie et même de l'ensemble des *Sciences Humaines*.

Cette modeste contribution présentée dans ce numéro de « Science et Nature » par M. R. PUJOL attestera de l'intérêt que présente ce genre de connaissances acquises par des Groupes humains confrontés avec la nature et vivant d'elle.

Roland PORTÈRES,

*Directeur du Laboratoire d'Ethno-Botanique et d'Ethno-Zoologie,  
(Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris).*

# COEXISTENCE de L'HOMME et de L'ANIMAL

Dans cet article sont exposées les relations entre les sociétés humaines et le monde animal dont les méthodes et les champs d'activité se retrouvent dans une discipline nouvelle en France, l'ETHNOZOOLOGIE, vocable déjà utilisé en 1914 par les Américains dans le but de stimuler les études et les recherches concernant l'utilisation des Animaux par les peuples primitifs.

L'Ethnozoologie définie par le P<sup>r</sup> R. PORTÈRES dans la présentation de ce numéro est une discipline des *Ethno-Sciences*. Sa propre méthodologie se dessine par rapport à l'*Ethnobotanique* à cause de différents points liés à l'Ethnozoologie comme l'*Ethologie*, la *Psychologie animale*, etc. qui n'existent pas chez la plante. Au sein des Sciences humaines et des Ethno-Sciences, elle doit s'imposer en particulier l'inventaire scientifique des Animaux en relation ou utilisés par l'Homme. Elle devrait être retenue comme une Science autonome ayant ses propres méthodes et connaissances zoologiques, écologiques, éthologiques, exploitant avec rigueur scientifique les documents réunis sur le terrain, déterminant avec précision le matériel collecté. Elle est en résumé « *l'ensemble des inter-relations fonctionnelles entre les Sociétés humaines et le Monde animal* ».

Depuis 1970 un enseignement promu par Messieurs les Professeurs J. GUIART et R. PORTÈRES à l'Institut d'Ethnologie de Paris est donné par quatre Professeurs et Maîtres de Conférences en Ethnobotanique et Ethnozoologie comprenant en particulier la méthodologie, les modes d'approches aux pro-

*Ci-contre.* — C'est sous la forme d'une Panthère que sont sensés revivre les morts chez certaines civilisations africaines. Cet animal est totem de famille et respecté ; c'est l'ancêtre des *Manza* de Centrafrique ; il appartient à la secte des Hommes-Panthères répandue dans la majeure partie des régions forestières, etc. Sérédou, Guinée.

blèmes botaniques et zoologiques appliqués à l'Ethnologie.

La création imminente à la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'un Certificat d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie contribuera au développement de connaissances nouvelles et comblera un certain retard des Ethno-Sciences françaises.

INTERET et ORGANISATION, CHAMP d'ACTIVITE :

L'Ethnozoologie en tant que discipline intéresse des domaines aussi variés que : la Zoologie, la Linguistique, la Psychologie, la Sociologie, la Préhistoire, l'Histoire, la Géographie humaine et économique, l'Histoire de l'alimentation, des techniques, des croyances. Elle empiète sur d'autres disciplines comme l'Ecologie, l'Ethologie, la Conservation et Protection de la nature, la Zoologie économique, l'Élevage, etc.

Les différents points de l'organisation matérielle de l'Ethnozoologie sont communs avec les autres disciplines : Laboratoire, Musée, collections, fichiers et documentation, bibliothèque, enquête sur le terrain.

Nous donnons ci-dessous un résumé de son champ d'activité.

La diversité du sujet est telle qu'elle nous oblige



Danse du Condor.

Beaucoup d'Animaux jouent un grand rôle dans le folklore et la divination. Cet *Aimara* de l'Altiplano bolivien recouvert d'une peau de Condor imitera l'Oiseau dans sa danse. *Huarina, Lac Titicaca, Bolivie, mars 1969.*

à donner un résumé très général des principaux thèmes qui relèvent du domaine ethnozoologique.

L'Aspect métaphysique, la Mythologie, les Croyances forment un ensemble de problèmes difficiles à interpréter dont voici quelques exemples : Pensée et connaissance mythiques des Animaux avec la Licorne, animal fabuleux des Anciens, déjà figurée dans la salle des Taureaux de Lascaux ; les Animaux sacrés des Egyptiens : Taureau, Vache, Cynocéphale, Oie, Chien, Coléoptère vénéré : le Scarabée sacré, *Scarabaeus sacer*. Dans les civilisations africaines actuelles, le Crocodile, le Caméléon devenu messager divin, le Scinque protecteur de l'enfant, l'Araignée liée aux mythes solaires et célestes et la Mygale employée pour la divination. C'est sous la forme d'un Lion, d'une Panthère, d'un Silure, etc. que sont sensés revivre les défunts chez certaines ethnies, l'Eléphant réincarnation du Chef décédé. Le sujet est inépuisable : Hommes-lions, Hommes-panthères, grands Animaux de chasse qui possèdent, dans les Sociétés africaines, une âme humaine... Le Dieu Eléphant était la divinité des Hindous, le Panda (*Ailuropoda melanoleuca*) le symbole royal de la Chine antique (Empire Tchou), etc.

L'Aspect psychologique est un champ de recherche très varié : Légendes, Contes, Folklore, Art animalier, etc. Un contact s'établit entre l'Homme et les Animaux sauvages et domestiques. L'Homme de tous les temps s'intéresse aux Sociétés animales organisées, couple de bêtes sauvages, harde de grands Mammifères, familles de Singes Chimpanzé, Gorille, Cynocéphale, ruche, Termitière, Fourmilière, etc. L'Homme cherche à comprendre la physiologie et la psychologie animale. D'après R. PORTÈRES « Les Animaux rappellent aux Hommes ce qu'ils font eux-mêmes, l'Homme se regarde dans l'animal ». Selon H. GILLET « L'animal, source d'inspiration pour la recherche alimentaire, sait choisir l'aliment et évite ce qui lui est nuisible. L'Homme n'en est pas capable, mais il observera l'animal et à travers lui fera sa première sélection ».

Beaucoup d'Animaux jouent un grand rôle dans le folklore et la divination (Araignée, Singe, Lion), dans les danses animalières (Grues couronnées, Panthères). L'Ours est pour les Yakoutes de Sibérie un animal « transformé », etc.

Connaissance zoologique qu'ont les hommes à travers les temps, l'Ethnozoologie est aussi l'étude des systèmes classificatoires des Sociétés à partir de noms d'Animaux : au niveau catégorie, au niveau linguistique. On s'attache à relever les connaissances traditionnelles pour mettre en évidence ces classifications à l'aide de questionnaires d'enquête très complets utilisés sur le terrain.

La connaissance des problèmes de taxonomie zoologique est nécessaire pour l'étude de certaines ethnies : chez les *Toma* de Guinée l'espèce animale est liée à un clan, l'Homme et l'Animal portent la même dénomination et la consommation de l'Animal totémique est interdite ; les Koivogui sont ceux de la famille qui ne mangent pas la Panthère ; les Guilavogui, ceux du Chien ; les Béavogui (Céphalophe), Goépogui (Buffle), Nikavogui (Vache), Sovogui (Cheval), Wonivogui (Oiseaux), Zomanigui (Silure), etc.

La classification des faunes, vue par les ethnies avec leur propre psychologie, est souvent utilitaire : Animaux utiles et Animaux nuisibles, Animaux comestibles et Animaux non consommés. On remarquera dans la note de A. LEVY-LUXEREAU le niveau de classification *hausa* pour les 6 groupes d'Animaux vertébrés et les critères : Animaux sauvages de brousse et Animaux domestiques.

Très attentifs au monde qui les entoure, les Dogon, étudiés par G. et M. GRIAULE et G. DIETERLEN, ont observé et classifié les êtres et les choses en catégories. Celles-ci sont en relation de correspondance les unes avec les autres. Le nombre-clé est de 24, nombre fondé en particulier sur celui des parties du corps de l'Homme ; c'est ainsi qu'ils dénombrent 24 familles de Plantes auxquelles sont associées 20 familles d'Insectes et 4 complémentaires : Batraciens, Lézards, Serpents, Tortues. Les Insectes font donc partie du grand ensemble culturel Dogon dont on ne saurait les séparer.

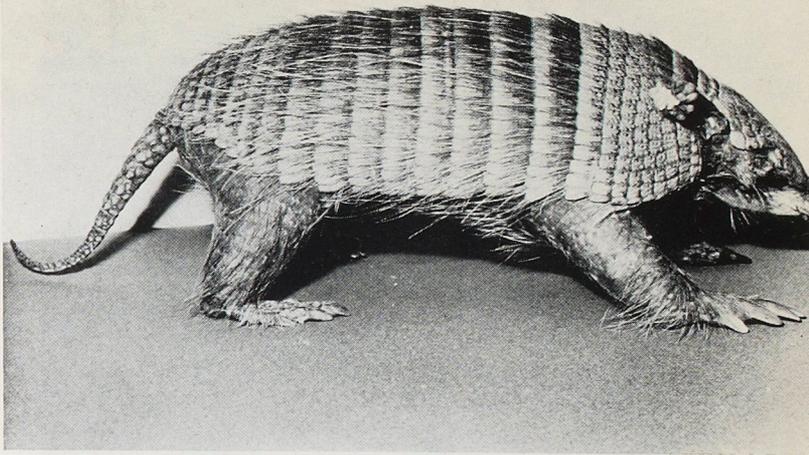
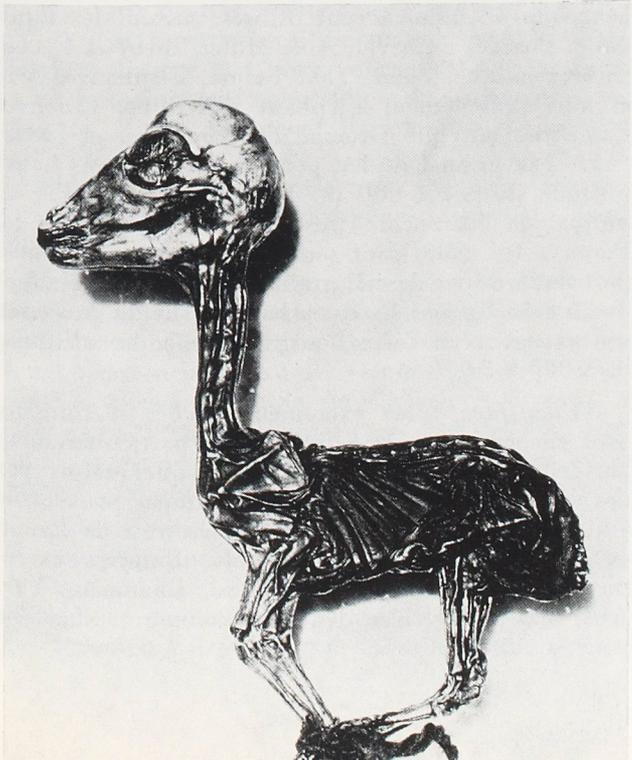
Les Indiens *Paiute* du Sud-Ouest des Etats-Unis, classent en 3 catégories principales d'Animaux et Plantes : celles qui sont mangées, celles qui sont utilisées, celles qui ne sont pas utilisées. La première catégorie se divise à son tour en : ce qui pousse en place, ce qui se déplace. A son tour, cette dernière catégorie renferme : ce qui nage, ce qui a des griffes, qui vole, qui est sous l'eau.

Chez les Indiens *Navaho*, différents niveaux se dégagent dans la division des Animaux terrestres en : marcheurs, rampants, volaille, Insectes ; sur un même niveau, les *marcheurs* sont divisés en : Animaux diurnes, Homme, Animaux à grand poitrail, Animaux nocturnes, Animaux dangereux, etc.

Il semble que la première classification écrite est chinoise. Dans le *Tchéou-kouan*, la description des Fonctionnaires de l'époque Tchéou, XI<sup>e</sup> siècle à 249 av. J.-C., sépare les Animaux en : 360 à poils, 360 à plumes, 360 à écailles, 360 nus ; l'Animal nu par excellence est l'Homme.

La structure physique et chimique des Animaux -vue sous l'angle ethnozoologique- en tant que substance, corps organique, conduit aux utilisations : peaux, plumes, gélatine, huiles, graisses, hormones (gelée royale), colorants animaux, glandes séricigènes, etc. La connaissance de la nature des corps chimiques et physiques qui permet l'utilisation est importante.

Fœtus de Lama appelé « Sullu » utilisé dans les régions andines de l'habitat du Lama chez les *Aimaras* et *Kechuas*. Obtenu par avortement naturel ou artificiel, le fœtus est enterré, encore chaud, pour qu'il apporte la chance et la prospérité, la santé ou une bonne récolte ; ou encore, mis en terre en l'honneur de la Déesse créatrice *Pachamama*, lors de la construction d'une maison neuve. Objet d'une grande vénération, ils sont vendus très chers, desséchés, sur tous les marchés de l'Altiplano. *La Paz, Bolivie, mars 1969.*



Petit Tatou velu : « Quirquincho chico », « El Peludo », « Armadillo », du genre *Chaetophractus* recouvert d'une carapace formant bouclier. Ces petits Animaux d'environ 30 cm de long, vivent dans des terriers creusés par leurs puissantes griffes. Ils sont comestibles et objet d'une grande vénération. Cet exemplaire capturé à 5 000 m dans les éboulis rocheux du Mont Sajama a été naturalisé par un Indien *Aimara*, le corps bourré de crottins de Lama. Leurs carapaces sont utilisées comme caisse de résonance pour les « Charango ». *Sajama, Oruro, Bolivie, avril 1969.*

L'utilisation des Animaux comprend l'exploitation des cœnoses et toutes les exploitations utilitaires.

L'exploitation des cœnoses et utilisation directe de leurs produits : Termitière pour terre à briques, poterie, four. Excréments utilisés selon la qualité de la terre : terre saline : Blaireau ; terre molle et friable : grand Cerf ; terre poudreuse : Renard, etc. L'utilisation des cœnoses obligatoires :

Ruches sauvages récoltées par les Pygmées ; les Indiens *Guayakis* utilisent de très nombreux miels sauvages et connaissent les miels toxiques. En fin de saison des pluies de véritables camps sont organisés en forêt chez les *Isongo* de Centrafrique pour le ramassage des chenilles d'Attacides avant qu'elles ne rentrent en terre. Les Termites champignonnistes au moment de leur sortie en nombre des termitières géantes sont récoltés en masse ; la connaissance des espèces de Termites et de leur essaimage est insoupçonnable chez certaines ethnies africaines que nous étudions. Les migrations sont utilisées par l'Homme : passage de migrateurs, Sauterelles, Acridiens, Rennes, Palombes, Oiseaux divers, bancs de Sardines, Morues, Saumons, Anguilles, etc.

Les exploitations utilitaires sont fort nombreuses ; on peut ainsi les résumer :

- *Technologie* : cornes, os, cuirs et peaux, fourrures et plumes, fibres animales, coquillages monnaie (Cauris), nacre, ivoire, éponges, laques et colorants naturels (Cochenilles), soies sauvages (Araignée Néphile, Lépidoptères Anaphe, Bombyx, Borocera, etc).

- *Alimentaire* : nutritionnelle, utilisation du plus petit animal au plus grand avec l'aspect diététique, énergétique, vitaminique (Lipides, protides, vitamines et hormones, oligo-éléments, etc.), ex. : Escargots, Achatines, Grenouilles, Coquilles comestibles diverses, Huîtres, Moules, Crustacés, œufs d'Oiseaux



Les « Cauris », Coquillages-monnaies, *Cypraea moneta* et *C. annulus* originaires de l'Océan Indien (Zanzibar, Iles Maldives, etc.), sont utilisés depuis l'Antiquité : en Chine dans le Yü-kung et le Shu-king au XIV<sup>e</sup> siècle avant-J.-C., en Afrique depuis le X<sup>e</sup> siècle, etc. Ce sont également des objets de parure servant à l'ornement des masques, amulettes, instruments de musique, cimiers, etc. Le bonnet de cette petite danseuse *Manon* est orné de Cauris. *Kissidougou, Guinée, 1950.*

sauvages et de Tortues, Insectes très nombreux comme nourriture et condiments, ex. : Punaises et Fourmis évoquées dans la note de J. SEGUIN (Science et Nature n° 105).

- *Pharmacologiques* : L'utilisation pharmacologique de la matière médicale animale est très importante. Si beaucoup de produits animaux paraissent un héritage de la magie et des superstitions populaires plus que de la médecine - encore qu'ils ne soient pas tous contrôlés par analyses -, d'autres sont reconnus universellement dans la pharmacopée et la médecine : Cantharides, Lytta, Meloe, Mylabris, Zonabris, Cire, Civette, Cochenille, Cornes de Cerf, Licorne (Narval), Rhinocéros ; Escargots, Lactose, Miel, Muse, Castoreum, Huile de foie de Morue, Flétan, blanc de Baleine, Ichthyocolle, Axonge, Lanoline, Gélatine, Sangsue, etc.

Les produits opothérapiques et autres sont nombreux : Extraits de foies de Mammifères (buvables et injectables), Surrénales : adrénaline ; Testicules de Béliers et Taureaux : hyalurodinase ; Poumons et Foies : héparine ; Muqueuse gastrique de Porc, Mouton et Veau pour extraction de la pepsine ; Pancréas de Porc, Bœuf, Cheval pour extraction de la pancréatine et de l'insuline ; Hormones sexuelles, Thyroxine, etc.

Actuellement bien des utilisations sont devenues désuètes dans nos pays dits « Civilisés » et ne sont plus employées. Cependant pour citer quelques exemples, les coiffeurs musulmans du Liban (*hallak*) sont encore dépositaires des Sangsues pour soigner les cas de congestion cérébrale, méningite, hypertension, remède dans certains œdèmes des membres, congestion, fortes fièvres ; les Sangsues sont mises autour du coup, aux oreilles.

Les déjections de Poule sont utilisées comme hémostatique et cicatrisant, etc.

Parmi les Animaux qui ont souffert de cette utilisation pharmacologique, citons les Rhinocéros qui sont devenus très rares : le Rhinocéros de l'Inde, *Rhinoceros unicornis* ; le Rhinocéros de Java, *R. sondaicus* ; et le Rhinocéros de Sumatra, *Didermocerus sumatrensis*. Le prix très élevé des cornes aux propriétés aphrodisiaques a favorisé le massacre de ces Animaux.

Le *Mi-lu* ou Cerf du Père David (*Elaphurus davidianus*) découvert en 1854 n'existe actuellement qu'en petit nombre : 405 en captivité en 1963. Il vivait autrefois en Chine centrale dans les marais de Yun-meng dans le pays de Tch'eu. Sa disparition semble due à la médecine populaire et aussi à la légende, les cornes, le sang bu frais, étaient utilisés pour obtenir vitalité et virilité ; les peaux servaient de vêtement pour la noblesse.

- *Energie, portage, transport, traction animale* : beaucoup d'Animaux sont utilisés, surtout les Equidés et Bovidés : Cheval, Ane, Mulet, Bœuf et Vache, Buffle asiatique, Zébu, Yak, Renne, Eléphant d'Asie et plus difficilement Eléphant d'Afrique, Chien et Camélidés tels que Dromadaire, Chameau et Lama.

Le Yak animal de bât peut travailler à très haute altitude jusqu'à 6 000 m. Le Lama est surtout un animal de bât encore très utilisé en Bolivie et au Pérou ; les mâles sont seuls retenus pour le transport de fardeaux de sel, grains, minéral. Les charges de 30 à 40 kg sont fixées en balance sur les Animaux qui voyagent en formation groupée à des altitudes de 4 000 à 5 000 m.

- *Chauffage* : les excréments séchés d'Animaux sont encore employés actuellement, particulièrement par les nomades, semi-nomades et quelquefois par des sédentaires. Les Aïmaras des Pampas pauvres de l'Altiplano bolivien se servent de crottins de Lamas et d'Alpacas comme combustible. D'autres excréments sont utilisés : Dromadaire, Chameau, Yak, Ane, etc. et la bouse de vache comme combustible pour la cuisine.

- *Auxiliaires de la chasse et de la pêche* : nombreux Oiseaux de proie furent dressés au Moyen-Orient depuis la plus haute antiquité pour la chasse des gibiers de poil et de plume. Le Faucon est déjà représenté dans les chasses royales sur les bas-reliefs assyriens (première moitié du premier millénaire avant notre ère). Le dressage ou affaitage demande des conditions et une pratique très particulière, il reste une des plus belles techniques cynégétiques de l'Homme. Les modes de chasse sont les suivants : *le haut vol* ou *fauconnerie* utilise Faucons et Aigles, Oiseaux qualifiés de *nobles* : Gerfaut, le Sacre, Faucon pèlerin, Lanier, l'Emérillon, Busard harpaye, Hobereau, Crécerelle, Aigle royal, Aigle de Bonelli, Aigle huppé. *Le bas vol* ou *autourserie* fait appel à des Oiseaux au vol bas qualifiés de *voiliers saillants* : Autour, l'Épervier.

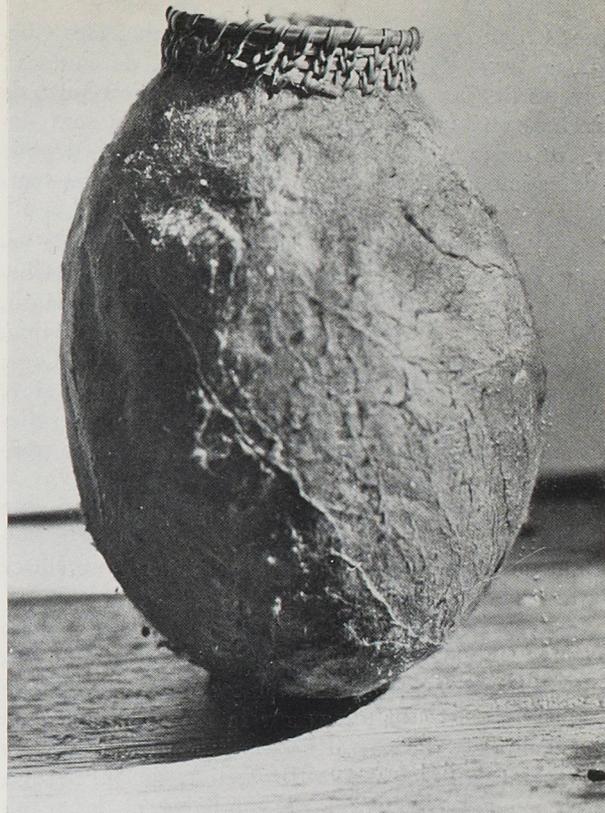
D'autres Oiseaux, les Cormorans pêcheurs, sont de précieux auxiliaires de l'Homme ; ils sont dressés au moyen de récompenses et de coups de sifflet par les Chinois, Japonais, Indous, pour saisir les Poissons. Très sociables, ils sont tenus en laisse par un fil et un anneau de chanvre autour du coup pour les empêcher d'avaler leur proie. Les espèces utilisées sont le grand Cormoran (*Phalacrocorax carbo*) et le Cormoran du Japon (*Phalacrocorax capillatus*). Au lac Dojran entouré par la Yougoslavie, la Bulgarie et la Grèce, les pêcheurs se font aider par les colonies de grand Cormoran pour rabattre les Poissons dans leurs filets installés près du rivage.

Les Rémoras ou Sucets d'Extrême-Orient, Poissons Echéneidés sont également tenus par une ligne attachée à leur queue ; ils capturent de grands Poissons et Tortues de mer grâce à leur ventouse, disque sucer situé au sommet de leur tête.

Parmi les Mammifères, le Chien, domestiqué très tôt par les nomades chasseurs — il y a au moins 10 000 ans — reste le compagnon de chasse de l'homme qui, par une sélection directrice incroyable, a su obtenir de très nombreuses races de Chiens de chasse. Les Egyptiens utilisaient déjà pour la chasse Lévrier, Bassets et Chiens courants. Chez les Grecs et les Romains, la domestication du Chien était déjà parfaite. Citons seulement l'orientation de la sélection : Chiens de chasse à courre, Chiens d'arrêt, Chiens courants et quelques types : Bassets, Terriers, Pointer, Setter, Cocker, Épagneul, Chien de Saint-Hubert, etc.

En Egypte, le Chat est utilisé pour la chasse aux Oiseaux, ainsi que d'autres Félidés et Carnivores : le Guépard pour la chasse au Lièvre en particulier, le Lion dressé pour la guerre, mais parfois employé pour la chasse au Buffle, le Chacal, le Lycaon, la Hyène sous l'Ancien Empire (vers 2400 a. J.-C.) capturée et élevée jeune s'appivoise très bien et se montre très aimante.

Le Furet (*Putorius furo*) employé depuis des siècles est utilisé pour chasser les Lapins par les Grecs et les Romains. Les Gaulois utilisaient déjà le Putois (*Putorius putorius*) pour la chasse aux Lapins. Le Huron ou Grison (*Grison vittatus*) apprivoisé par



Le *takou* des *Ngbaka-mabo* et *Isongo* de Centrafrique est un gobelet à col tressé fabriqué à partir d'un nid communautaire d'*Anaphe* (Lépidoptère *Thaumetopaxidæ*). Cette poche soyeuse, imperméable, tissée par les Chenilles, est en soie dense de couleur brune. Coll. G. Prestat, Bangui, Rép. Centrafricaine, octobre 1968.

les Aimaras et Quetchuas de la Cordillère des Andes était dressé pour chasser les Chinchillas de leur refuge. La Loutre a été apprivoisée pour la pêche en Amérique du Sud.

Comme autre technique, les Romains employaient un jeune Cerf apprivoisé qui attire ses congénères ; les Landais se servent encore de Palombe ou Pigeon ramier captifs pour attirer près de leur piège les vols migrateurs d'hiver.

- *Liaisons, transmissions, etc.* En dehors de l'utilisation des Chiens policiers, notons la diversité des spécialités du Chien dans l'Armée : Chien de transmission, secouriste, de pistage, éclaireur, de guet, de patrouille, etc.

Le Pigeon voyageur et son remarquable sens de l'orientation sont déjà utilisés par les navigateurs égyptiens et par les armées romaines. Il existe toujours des colombiers militaires et bon nombre de Colombophiles du Nord de la France et de la Belgique se passionnent pour les compétitions. On sélectionne toujours par des croisements répétés et l'exemple du Pigeon « Gladiateur » qui couvrait en un jour la distance de Toulouse-Bruxelles est remarquable.

- *Auxiliaires divers, utilisations diverses, etc.* Les documents sont tellement nombreux que nous sommes obligés, dans cette note, d'effleurer le sujet. Le Chien et le Cheval sont encore à l'honneur : Chien berger, de garde, d'aveugle, Chien de traîneau Es-

kimo, Chien secouriste, Chien d'avalanche, etc. Chevaux de trait, de cavalerie, d'équitation, de courses ; Chevaux des Gardians de Camargue, de Cow-boys, de Gauchos, etc. Le Chien et le Porc truffiers sont encore utilisés en Provence et dans le Périgord pour la détection, par leur odorat très développé, des truffes.

La liste serait longue des Animaux donneurs de venins (Vipère, Naja, Dendroaspis, etc.), de sérum (Cheval), d'Animaux de Laboratoire (Rat, Souris, Lapin, Cobaye, Singes, Chiens, etc.) ; des Animaux à laine, à fourrure, à plumes ; Animaux de combats (Coqs, Grillons) ; Taoumachie : corridas crétoise, romaine, espagnole, courses à la cocarde, etc. ; les Insectes élevés par l'Homme sont très nombreux : l'Abeille mellifique et indienne, le Ver à soie ou Bombyx de Mûrier et les autres chenilles séricigènes, ainsi que tous les insectes élevés ou utilisés pour la lutte biologique (Insectes prédateurs et parasites pour lutter contre les autres insectes).

Après cet exposé de généralités, quelques sujets ethnozoologiques seront choisis pour leur intérêt tels que l'origine des Animaux domestiques, l'article de A.-M. BRISEBARRE-CRÉPIN sur la Chèvre illustre un type d'étude régionale d'Animaux domestiques, les origines ancestrales de la Protection de la nature, Ethnozoologie et météorologie populaire, et des résultats d'enquêtes ethnozoologiques sur le terrain.

## L'ORIGINE DES ANIMAUX DOMESTIQUES.

Certains Hommes nomades du *Mésolithique* qui vivaient surtout de chasse, secondairement de pêche, ont accepté comme premier animal le Chien. On pense qu'au départ, dans cette association volontaire, quelques Chiots grandirent dans les camps des Chasseurs. En effet, les *milieux sociaux* : Homme-Chiens sauvages n'étaient pas opposés, mais se chevauchaient : le Chien mange les déchets laissés par l'Homme et fait office de sanitaire. Deux races se distinguent déjà dans le *Mésolithique* danois (8000-6500 av. J.-C.). La domestication naissait.

Au *Néolithique*, ou « révolution néolithique », apparaissent vraiment les premiers essais de domestication de l'Agriculture. D'abord la Chèvre, peut-être la semi-domestication du Renne, ensuite le Mouton, le Porc, les Bovins, Animaux qui appartiennent tous à des *espèces sociales*, ont pu être domestiqués par l'Homme de façon graduelle.

Petit à petit, la chasse perd de son importance, l'état social change, l'Homme devient sédentaire, s'installe dans des agglomérations stables, l'agriculture et l'élevage assurent désormais l'essentiel. Dès la fin du *Néolithique*, l'Homme avait déjà domestiqué les espèces qui sont les nôtres. Il diversifie ensuite les acquisitions et l'élevage multiplie les races et les variétés de races d'Animaux domestiques. Des *mutations* révolutionnaires ont été fixées, provenant de la sélection directrice dans les lignées d'Animaux domestiques telles certaines races de Chiens : Bouledogue, Basset, Pékinois, Caniche nain et Saint-Ber-

nard très loin des types anciens : *Canis familiaris palustris* ou *Canis aureus* par exemple ; des types curieux de Moutons, Chèvres, Lapins, Pigeons, etc.

Au terme d'une sélection générale, l'Homme arrive à créer des races spéciales, pour les Chevaux : races de selle, de trait, de trait lourd, etc. ; pour les Chiens : races de chasse, de garde, de trait, d'appartement, etc. ; pour les Gallinacées : races de ponte, de chair, de combat, etc. ; pour les Bovins : race de trait, boucherie, laitière, ou d'autres lignées où rendement en viande ou en lait sont exigés, etc.

Dans l'étude de cette domestication, l'*Ethnozoologie* est intéressée par différents points de *relations* entre diversification des Animaux domestiques et diversité des Sociétés humaines : les anciens chasseurs pratiquent l'élevage pastoral, les domestications retenues par certaines ethnies primitives ou dites « primitives » : Chien, Chèvre, Mouton, Porc, Bœuf, Dinde, Chat, Poule, Cheval, Ane, Renne, Dromadaire et Chameau de Bactriane, Hémiones et Onagres, Lapin, Loir, Cobaye, Pintade, Pigeon, Oie, Canards, etc. ; les modes de vie des nomades liés au Renne, au Yack, au Lama, etc. ; les modes de vie des captureurs, pêcheurs, récolteurs de coquilles, etc.

## LES ORIGINES ANCESTRALES DE LA PROTECTION DE LA NATURE

L'Ethnozoologie doit être attentive aux exemples historiques de Protection et Conservation de la nature, comme aux essais actuels d'utilisation d'Animaux sauvages en élevage extensif. De récents travaux en Afrique prouvent les nombreux avantages présentés par l'élevage des Animaux sauvages : productivité plus élevée chez le « gibier » que chez les Bovins autochtones, rendement en viande plus grand que chez le bétail, coûts de production plus bas, les Animaux sauvages montrent une gamme d'adaptation très intéressante sur certaines terres de régions sèches, etc.

Il est certain que les Animaux sauvages tels que l'Elan du Cap, le Gnou à queue blanche, la Gazelle de Thomson d'un niveau de production remarquablement élevé, peuvent concurrencer le Bovin. La domestication ou semi-domestication d'Animaux sauvages en ranchs par exemple, s'avèrent un système d'exploitation rationnelle de la Faune en dehors des Parcs nationaux. On peut même faire coexister des Animaux sauvages et du bétail domestique. Les Egyptiens avaient déjà inventé et réalisé ce système ; des peintures du tombeau de Sabon au début de la 5<sup>e</sup> dynastie font connaître que le défunt possédait : 5 378 Bœufs, 1 308 Oryx, 1 244 Addax et 1 135 Gazelles. Si seulement l'Homme voulait imiter les Egyptiens pour sauver l'Oryx et particulièrement l'Addax saharien, très menacés...

En Amérique du Sud, la Vigogne (*Vicugna vicugna*), en voie de disparition, est un Camelidae très adapté aux régions froides et pauvres de l'Altiplano entre 4 000 et 5 500 m.

Douée d'une souplesse écologique remarquable, elle peut vivre dans des pampas plus ou moins désertées qui ne peuvent être utilisées pour le bétail : Alpaca, Lama, Mouton.

De tous les Camélidés andins, la Vigogne fournit la laine la plus fine, la plus riche, qui coûte très cher, raison pour laquelle l'homme a voulu engendrer une véritable extermination de l'espèce.

Les civilisations incaïques ont toujours favorisé la protection des Vigognes, et à juste titre, nous recevons des Incas une belle leçon de protection de la nature.

La Vigogne, appréciée pour sa laine, méritait soin et protection, grâce à un respect social et religieux. Personne ne pouvait la chasser sans s'exposer à des peines sévères. Elle était la propriété exclusive des Souverains Incas.

Lors de manifestations de luxe et de splendeur, à époque fixe, une fois l'an, une chasse générale appelée *chacus* = *chaco* était organisée sous la surveillance personnelle de l'Inca ou de ses principaux Officiers.

La chasse décidée, tous les habitants d'une Province, au nombre de 50 à 60 000, parfois davantage, s'armaient de perches et de lances, et se disposaient en immense cordon entourant une vaste région. Alors tous les hommes marchaient vers un centre commun, généralement une Pampa très grande. Pendant la chasse, certains animaux sauvages étaient tués, des Carnivores, par exemple le Renard des Andes (*Dusicyon culpaeus*).

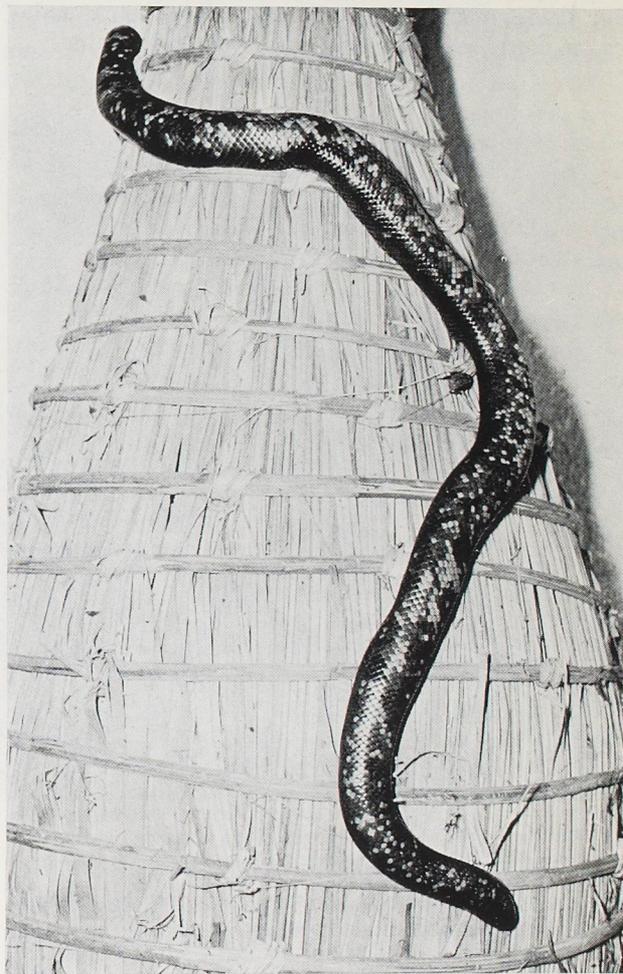
Quant aux Vigognes, dont le nombre s'élevait, d'après les chroniqueurs de l'époque, à 30 ou 40 000, on les tondait avec soin, et on rendait la liberté aux très beaux mâles et à toutes les femelles. Les mâles indésirables, les animaux débiles étaient tués, la chair distribuée aux chasseurs.

Les battues étaient choisies dans des districts différents, on revenait sur les mêmes lieux tous les quatre ans afin que le peuplement d'une région se reconstitue. L'intervention Inca ne décimait pas la population, mais contrôlait, sélectionnait, exploitait méthodiquement ce capital vivant inestimable que l'homme, depuis, n'a su que détruire.

## NOURRITURE D'APPOINT, ALIMENTS DE DISETTE, SURVIE

Dans toute l'Afrique, les enfants chassent le menu gibier, surtout les Oiseaux et les petits Rongeurs pour satisfaire des besoins supplémentaires à la ration alimentaire familiale. Les femmes Isongo de Centrafrique capturent derrière les feux de brousse les *kili*, petit rat adipeux du genre *Steatomys* ; dans la savane brûlée, les trous des terriers sont plus faciles à repérer. Nous avons vu des manœuvres affamés sur les chantiers d'abattage en forêt, consommer, rôtis dans la cendre brûlante sans être dépecés : Rongeurs, petits Anomalures du genre *Idiurus*, Chauves-souris, larves, etc.

Les tribus du centre de l'Ahaggar, étudiées par M. GAST, consomment occasionnellement certains Animaux qui sont pourchassés quand le degré de famine (faim et soif) sévit. Lièvre, Goundi, Gerboises et Rongeurs (*Mus*, *Lemniscomys*) sont rôtis sur les lieux de Chasse. Viennent ensuite Daman, Hérisson, Fenec, Vipère (*Aspis cerastes*), Agame, Dob (*Uromastix*), Acridiens (*Schistocerca*), Pigeons, Tourterelles, Gangas, et Poissons Silure, Animaux qui peuvent apaiser les estomacs affamés.



Connu de nous comme un Serpent fouisseur, vivant normalement dans les terriers de Rongeurs ou sous les débris végétaux des forêts équatoriales, le *Calabaria reinhardtii* : *kobo-ngangi* des Isongo (kobo = s'enroule autour de ngangi = petit arbre ; *Acrangis biloba*) porte le nom de l'arbuste sur lequel il s'enroule quand la nouvelle lune apparaît. La photo inédite le montre rampant à la verticale. La Makobé, Rép. Centrafricaine, juillet 1966.

En période de survie, les débris d'anciens campements sont récupérés : peau non tannée, soles de Dromadaire, vieux os blanchis par le soleil, fragments de gourde à beurre, bouclier de peau, lanière, qui brisés, pilés en poudre, bouillis, sont consommés. Les os sont pilés avec des pierres.

Les anciens guerriers en rezzou luttèrent contre la soif en prélevant un peu de sang sur une veine située

entre les deux yeux de leur monture. Autrefois, dans un but de survie, les Sahariens préparaient dans leurs grandes caravanes des bêtes à sacrifier en leur couvant l'anus et le canal urinaire après les avoir gorgées d'eau. Une autre technique consiste à entraîner des Dromadaires à ne pas boire pendant 3 mois, puis de les gorger d'eau. Ils pouvaient alors marcher pendant 3 mois et être sacrifiés pour leur viande et l'eau précieuse récupérée dans l'estomac.

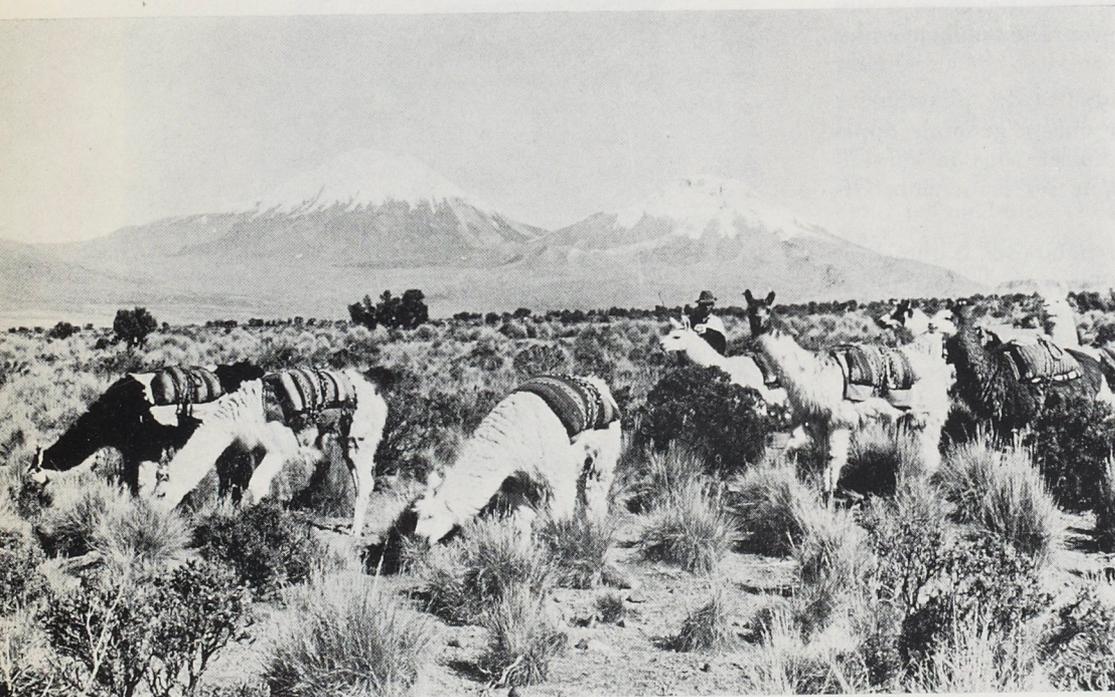
Certaines formes de cannibalisme ou d'anthropophagie accidentels sont sans aucun doute la lutte pour l'existence. La consommation d'Animaux malades ou morts est pratiquée en période de famine.

c'est signe de pluie. Cloportes en foule sur les murs, le mauvais temps est sûr. Araignée tissant, mauvais temps. Quand l'Abeille tarde à rentrer, c'est signe qu'il pleuvra demain. « La carpe saute, de l'eau sans faute ». « La Rainette de sortie, s'en va chercher la pluie ».

Suivant les Provinces, toute une cohorte de dictons et proverbes populaires annoncent le froid, l'hiver jusqu'aux beaux jours.

La Grive annonce le froid (Périgord).

Les Oies en forme de V marquent le froid (Provence).



Le Lama est un Animal de bât encore très utilisé en Bolivie et au Pérou, les mâles sont seuls retenus pour le transport de fardeaux de sel, grain, minerais. Les charges de 30 à 40 kg sont fixées en balance sur les Animaux qui voyagent en formation groupée à des altitudes de 4 000 à 5 000 m. *Mt Sajama, Oruro, Bolivie, avril 1959.*

En dehors des exemples d'Enfants-Loup et d'Enfants-Léopard, les cas les plus extraordinaires de survie sont les Enfants-Gazelle adoptés par une harde de ces Animaux dont un cas a encore été observé il y a quelques années.

#### ETHNOZOOLOGIE ET METEOROLOGIE POPULAIRE

Le Paysan, le Laboureur, le Berger, se fiaient depuis des siècles à leurs observations personnelles et à leurs connaissances traditionnelles, pour entreprendre et diriger leurs travaux.

Bon nombre d'Animaux familiers, sauvages et domestiques de tous les Ordres, entrent dans les premières observations météorologiques et l'étude de cet héritage représente une source d'intérêt ethnozoologique bien souvent vérifiée statistiquement. Pour la pluie, les indices sont nombreux : Limaçon aventureux, le temps sera pluvieux. Si les Escargots sortent,

Quand les Hirondelles voient la Saint Michel, l'hiver ne vient qu'à Noël (Vosges).

Si la Cigale chante en Septembre, n'achète pas de blé pour le revendre.

Les Taupes poussant, le dégel n'est pas loin.

Quand le Criquet chante dans les prés, c'est signe que le froid est fini pour l'année (Vivarais).

Quand siffle le Merle, l'hiver est fini (Haute-Bretagne).

A la Saint Jean, Perdreau volant (Berry, Ille-et-Vilaine).

Quand l'Aigle est arrivé, ne crains plus la gelée (Provence).

Papillon blanc (Piéride du Chou) annonce le printemps.

Le Pigeon ou les Tourterelles qui roucoulent lentement, le Rossignol qui chante toute la nuit, prédisent que le temps restera beau, etc.

Les facteurs météorologiques influent sur l'organisme des êtres vivants qui restent très réceptifs aux

variations de l'état hygrométrique, barométrique, de l'air, de l'électricité atmosphérique, etc. Il est donc normal que l'homme ait su les observer et les recueillir, en particulier à travers le comportement et mœurs des Insectes et Animaux. Il est dommage que l'on attache peu d'importance à ces remarques populaires très souvent judicieuses.

## ETUDES ETHNOZOOLOGIQUES, ENQUETE SUR LE TERRAIN

Avec le développement actuel des recherches interdisciplinaires en Ethnologie, l'apport des Sciences naturelles aux Sciences humaines devient de plus en plus important. L'Ethnozoologie mérite une part plus grande dans la recherche ethnologique. Dans certaines études de Sociétés, le Monde animal est encore oublié ou abandonné. On veut ignorer que l'Homme, depuis toujours, vit en étroite communauté avec les espèces animales et végétales. Pourtant, l'histoire de l'Homme n'est-elle pas l'histoire des Animaux et des Plantes ? Les raisons ? D'abord l'enseignement, l'Ethnographe n'était pas sensibilisé à l'intérêt que présente l'étude des Plantes et Animaux ; ensuite, il n'avait pas de formation zoologique : connaissance des techniques, méthodes de récolte et de conservation des Animaux, etc.

Cette formation demande des connaissances zoologiques de base, des notions d'anatomie et de physiologie pour des raisons pratiques d'études des différentes parties d'Animaux, de systématique, d'Ethnologie (étude du mode de vie et du comportement des Animaux) qui joue un grand rôle dans le concept animal, de Psychologie animale (Zoo-Psychologie), etc. Autant de notions que l'Ethnographe devra posséder s'il envisage seul ses études sur le terrain pour étudier les classifications animales et les faits biologiques importants parfois fort bien connus des Ethnies. De plus, une spécialisation géographique sur la Faune est indispensable.

La conception de l'équipe interdisciplinaire (Linguiste, Ethnographe, Ethnobotaniste et Ethnozoologiste) pour l'élaboration de travaux importants comme les dictionnaires de langues, est nécessaire.

Sur le terrain, le choix des informateurs est important. Il est étonnant de constater les connaissances écologiques, biologiques du comportement animal que possèdent féticheurs ou devins, chasseurs, forgerons ou guérisseurs, avec souvent une conception et une expression plus vivante que la nôtre. La communauté villageoise, les femmes pour les cueillettes animales, quelques enfants au village sélectionnés pour leur nature curieuse, leur sens aigu de l'observation, sont la base de bonnes enquêtes. Le Professeur R. GESSAIN note que les jeunes adolescents, habitués à courir la brousse, connaissent tous un très grand nombre d'Oiseaux : un garçon Bassari de 14 ans décrit minutieusement l'apparence, le mode de vie, les migrations et les biotopes de 65 Oiseaux différents. D'après G. CALAME-GRIAULE, chez les Dogon, très jeune, le petit garçon qui accompagne son père

aux champs, apprend de lui à reconnaître et à nommer les diverses catégories d'Insectes ou de Plantes.

Le Chasseur très réceptif aux signes et sons de la forêt, n'ignore pas le chant de tel Oiseau, la moindre odeur ou la trace de tel Animal, le plus léger soufflé de vent. Il imite les Antilopes. Sa mémoire des sentiers forestiers et son sens de l'orientation sont remarquables.

Dans certains cas, les Villageois, les Chasseurs, perdent le nom d'Animaux vivants dans leur région du fait de leur disparition ou de leur rareté. Pour prendre un exemple, tous les grands Chats sauvages sont appelés *ndoukou* (1) chez les Ngbaka-mabo de Centrafrique. Si l'enquête se poursuit au milieu d'un groupe de Chasseurs en présentant les peaux des trois espèces de la région, on obtiendra alors avec beaucoup de mal, d'attente en palabres interminables, les noms populaires du Chat doré, du Serval, du Servalin, leurs mœurs et des points intéressants leur biologie : variation saisonnière de la toison du Chat doré, une observation inédite concernant sa nourriture : il se gave du miel d'Abeilles sauvages construisant leur nid en terre, etc.

Le génie propre et la finesse d'une langue, le jeu et la réalisation des consonnes, voyelles, tons à hauteur musicale, sont tels qu'ils nécessitent un travail de coopération entre le Linguiste et l'Ethnozoologiste.

Voici quelques exemples : *mboko*, chez les Isongo de Centrafrique, peut être à la fois, avec des tons différents : le Buffle, un arbre de la Famille des Anacardiées, le Céphalophe à dos jaune ou les dents incisives de l'Homme ; *mbenga*, pour les mêmes raisons peut être le Pigeon vert à front nu, *Vinago calva* (Columbiforme) dont la photographie est présentée en page de couverture ou un Poisson Characinidé, l'*Hydrocyon*.

Toujours chez les Isongo, Ethnie Bantou de Centrafrique, les noms de Plantes, Champignons, Lichens sont des noms composés associés à une espèce animale : *monzo kuli* est un Champignon du genre *Termitomyces* qui naît à l'époque du Pigeon Kuli, *Columba unicincta* ; *mokanga kanga* est une Lépiote de la couleur des plumes de la Pintade de brousse, *kanga* (*Numida meleagris*) ; *buu mbulu* est un Champignon en forme de boule du genre *Calvatia* qui ressemble au Poisson qui se gonfle, sorti de l'eau, comme un ballon : *Tetrodon mbu* ; *nzambu kéma* est un Lichen *Usnea* qui rappelle la crinière du Singe Colobe, etc.

Le nom est parfois lié à une particularité anatomique ou écologique d'un animal : *mo mboloko* est le *Termitomyces clypeatus*, Champignon qui pousse sur la Termitière ou tout à côté et que le Céphalophe bleu, *Cephalophus monticola* ou *mboloko*, consomme en abondance. Le Professeur R. Heim, dans ses notes ethnomycologiques, a relevé chez la même ethnie, que le nom de ce Champignon était une allusion à la corne pointue du Céphalophe. Quand les femmes vont en forêt et qu'elles trouvent un Champignon, elles chantent en tapant des pieds et en répétant : *mo mboloko-mboloko...* et les Champignons sortent en nombre. Ce n'est pas de la magie, le fait peut être justifié : les *Termitomyces* poussent grâce au perforatorium sur le sommet qui assure l'érection du Champignon. Dans le cas présent, « l'éclosion » des Champignons qui sont

(1) Pour des facilités typographiques, nous transcrivons les noms populaires phonétiquement, sans tons.

retenus par la croûte superficielle du sol, parfois sèche, est provoquée par les tremblements des pieds qui ébranlent la surface de la terre. La pratique est identique chez une ethnie voisine, les Ngbaka-mabo, qui chantent « solo solo solo dengbé », *dengbé* est le Céphalophe bleu, friand de ces Champignons.

Les différentes espèces de Termites, comme les Chenilles, sont très connues, toutes les castes d'une Termitière : Reine, mâle, grand soldat, petit soldat, ouvriers sont nommés dans la langue. Les différentes formes de Termitières y compris les souterraines sont connues ainsi que les heures de sortie précises des imagos ailés au moment de l'essaimage en fonction des conditions météorologiques.

Parfois l'Animal est nommé suivant son milieu, sa biologie. Un village peut porter la signification d'un écosystème. Une Tourterelle est dénommée *bondé ndiba*, *ndiba* est une savane-clairière enclavée au milieu de la forêt ; on remarquera la précision écologique attachée au nom de cet Oiseau qui vit dans les savanes forestières. Le nom d'un village, d'un hameau portent celui d'un Animal situé en fonction de son milieu : le village de

Bombangui est le lieu des rats rayés, *Lemniscomys* appelés *mbangui* ; le hameau de Bombenga porte le nom des groupes de *mbenga*, les Pigeons verts, etc.

Malheureusement avec l'évolution actuelle trop rapide, un ensemble de connaissances, riche d'enseignements, restera à jamais ignoré. Comme les Animaux, certains groupes ethniques sont menacés, un patrimoine de langues parlées non étudiées a disparu et disparaît actuellement. Comme le Professeur Th. MONOD l'évoque magistralement : « Quant à l'Homme moderne urbanisé, il a pratiquement perdu tout contact direct avec une Nature qu'il exploite par personne interposée, mais qui l'intéresse de moins en moins : une bonne partie de son « ethnologie » ne doit plus rien aux « sciences naturelles », ses vêtements mêmes sortent du laboratoire de chimie, en attendant que ses aliments ne tentent d'en faire autant ».

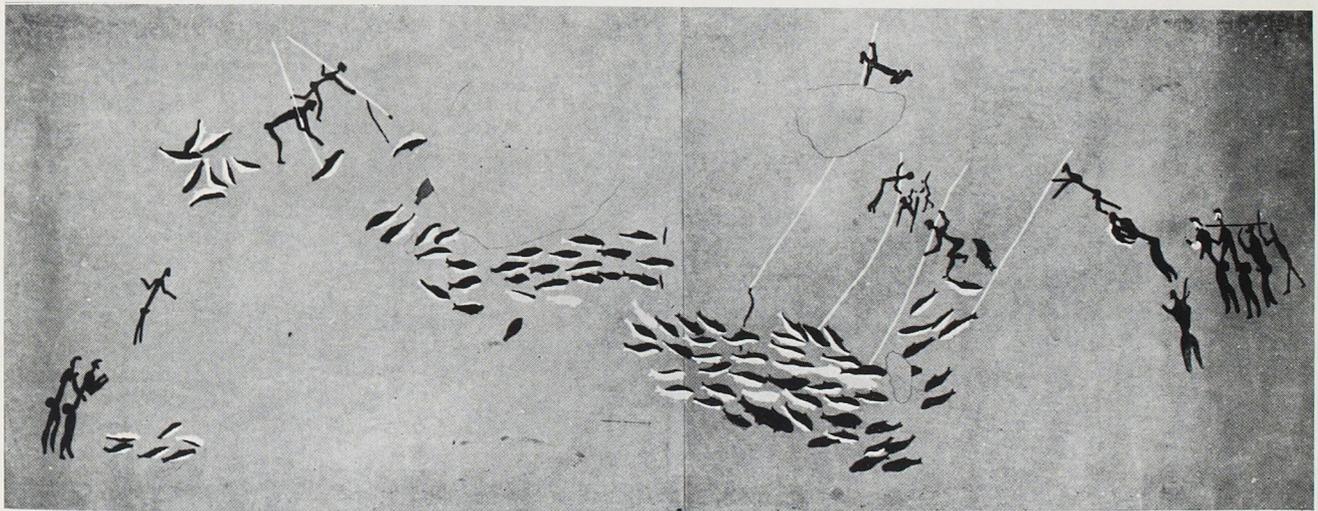
(Photographies R. Pujol)

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- BALANDIER (G.), MAQUET (J.) et collaborateurs, 1968. — Dictionnaire des Civilisations africaines, Fernand HAZAN, Paris, 448 p., 475 fig.
- CONKLIN (H. C.), 1968. — Ethnography, in International Encyclopedia of the Social Sciences, The Macmillan Co et the Free Press, p. 172-178.
- Dictionnaire Archéologique des Techniques, 1963. — Vol. I, 1963, 475 p. ; Vol. II, 1964, 1 122 p. ; Editions de l'Accueil, Paris.
- GAST (M.), 1968. — Alimentation des Populations de l'Ahaggar, étude ethnographique, *Mémoire du Centre de Recherches Anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques*, Conseil de la Recherche Scientifique en Algérie, Mémoire n° 8.
- GESSAIN (R.) et BLUME (C. A.), 1967. — Contribution à l'Ornithologie du Sénégal oriental et à l'Ethno-Ornithologie des Bassari et autres populations Tenda, *Cahiers du Centre de Recherches Anthropologiques*, n° 7, in *Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthr. de Paris*, t. 2, XII<sup>e</sup> série, p. 7-57.
- GILLET (H.), 1969. — Le comportement alimentaire des Animaux sauvages, Cours d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, Vol. 2, 18 p., Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, Muséum Paris.
- GRASSE (P. P.) et coll., 1968 et 1969. — La Vie des Animaux, 3 vol. Larousse, Paris.
- GRIAULE (M.), 1961. — Classification des insectes chez les Dogon, *Jour. Soc. des Afric.*, t. 31, fasc. I, p. 7-71.
- HEIM (R.), 1963. — Les Champignons des Lissongos, *Sciences*, Revue Française des Sciences et des Techniques, 4<sup>e</sup> année, n° 26, p. 17-37.
- HENDERSON (J.) et HARRINGTON (J. P.), 1914. — Ethnozoologie of the Tewa Indians, *Bureau of Am. Ethnology*, *Bull.* n° 56, 76 p.
- LEROI-GOURHAN (A.), 1945. — Milieu et Techniques, Editions Albin Michel, Paris, 512 p., 622 fig.
- MAUSS (M.), 1967. — Manuel d'Ethnographie, Payot, Paris, n° 102, 262 p.
- MILLOT (J.), 1968. — L'Ethnobotanique, in *Ethnologie générale*, Encyclopédie de la Pléiade, NRF. - Gallimard, p. 1741-1766.
- MONOD (Th.), 1968. — Sciences naturelles et ethnologie, in *Ethnologie générale*, Encyclopédie de la Pléiade, NRF. - Gallimard, p. 1730-1739.
- PERCHONOCK (N.) et WERNER (O.), 1969. — Navaho systems of classification : some implications for Ethnoscience, *Ethnology*, Vol. 8, n° 3.
- PORTÈRES (R.), 1961. — L'Ethnobotanique : Place, objet, méthode, Philosophie, *Jour. d'Agric. Trop. et Bot. appl.*, t. 8, 4-5, p. 102-109.
- PORTÈRES (R.), 1969. — Ethnobotanique générale, Cours d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, Vol. I, 151 p., Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, Muséum Paris.
- PUJOL (R.) et BEAUFORT (F. de), 1966. — Noms vernaculaires des Mammifères de l'Afrique équatoriale occidentale, *Cahiers de la Maboké*, t. 4, 2, p. 151-157.
- PUJOL (R.), 1969. — Histoire populaire du Bourdon, *Sciences*, Revue française des Sciences et des Techniques, 10<sup>e</sup> année, n° 58-59, p. 64-69, 6 fig., 1 carte.
- PUJOL (R.), 1969. — Initiation à l'Ethnozoologie, Méthodes, Cours d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, Vol. 2, 41 p., Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, Muséum Paris.
- STURTEVANT (W. C.), 1964. — Studies in Ethnoscience, *Anthropologist*, Vol. 66, n° 3, pt. 2, special publication, Menasha, Wis., p. 99-130.

# LE POISSON et L'HOMME

---



L'Homme moderne ne saurait se dispenser de connaître quelles attaches majeures le relient à la Nature dont il est issu. Les divers groupes d'êtres vivants, tant dans le monde végétal que dans le monde animal, présentent à des degrés divers un intérêt alimentaire, esthétique ou culturel pour les « êtres pensants » que nous sommes devenus. Parmi les types si variés qui constituent le monde animal, les deux classes des Poissons cartilagineux ou Chondrichthyens et des Poissons osseux ou Ostéichthyens interviennent de multiples façons dans notre vie.

*Ci-dessus* : Scène de pêche préhistorique d'Afrique du Sud. (Basutoland, 144 × 46 cm. Dessin V. Sttenberger, 1930-39). Cliché Musée de l'Homme.

Dès que l'Homme, au cours de sa lente ascension, a fréquenté les rivages fluviaux, lacustres ou marins, il a fait connaissance avec ces êtres nageurs qui peuplaient les eaux.

Observateur attentif, à une époque où aucun obstacle majeur ne s'interposait entre lui et la nature tout entière, l'homme des temps préhistoriques pratiqua de bonne heure la pêche, mettant à profit la connaissance empirique qu'il possédait des mœurs des espèces comestibles. On a retrouvé dans les grottes qui furent habitées au Paléolithique des débris osseux de Poissons. Au Paléolithique supérieur, Brochets et Saumons se pêchaient à la lance ou au harpon. Tant que les riverains ne disposèrent point

d'embarcations suffisamment robustes, la pêche se limita aux espèces littorales, mais avec les progrès de la navigation à la fin des temps préhistoriques, la capture des Poissons de pleine eau devint possible.

Les peuples du Mésolithique — cet âge de la pierre intermédiaire — tiraient, pour une bonne part, leur subsistance du Poisson et des autres richesses vivantes de la mer. Déjà, au Paléolithique supérieur, les Magdaléniens avaient pêché le Saumon dans les fleuves du Sud-Ouest de

En 1940, les archéologues ont exhumé d'une tourbe danoise située au bord du Kattegat une nasse assez bien conservée. L'engin dont on n'a cependant retrouvé qu'un fragment, mesurait 90 centimètres selon son plus grand diamètre et on suppose qu'il atteignait 4 mètres de long. Déjà, les Mésolithiques de Norvège et de Finlande confectionnaient des pièges à Poissons en vannerie.

Les civilisations précolombiennes ont utilisé les hameçons, en épine ou en coquille, et les



Pêcheur de Morues Eskimo, Alaska. Les Morues placées en demi-cercle autour du pêcheur assurent chance et bonne pêche. Cliché Musée de l'Homme.

la France. Mais au Mésolithique, le Poisson acquit une importance prépondérante dans la vie de certaines tribus du Nord de l'Europe. Les Maglemosiens récoltaient les coquillages sur les bords des mers nordiques et pratiquaient aussi la pêche. L'importance de cette activité nous est révélée par la grande quantité d'hameçons en corne ou en os, de filets et de nasses découverts dans les gisements maglemosiens. Quant aux hameçons à barbelure, c'est au début de l'âge du bronze qu'ils apparaissent. D'autres moyens furent utilisés :

filets, dès le 3<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. La pêche aux Requins s'effectuait au moyen d'hameçons en bois. L'activité des pêcheurs ne se limitait pas aux seuls rivages fluviaux et marins, elle s'exerçait aussi sur les bords du grand lac Titicaca. Les radeaux de balsa se montraient d'un précieux secours.

Foyer de civilisation depuis les temps les plus reculés, la Chine vit fleurir les activités halieutiques plusieurs millénaires avant notre ère. Les silhouettes caractéristiques des Poissons furent maintes fois représentées dans les

inscriptions sur bronze. Un texte ancien évoque pour nous la pêche à la ligne :

« Qu'est-ce qu'une ligne de pêcheur ? des fils réunis et formant une corde... tiges de bambou longues et terminées en pointe, vous servez pour la pêche à la ligne dans la rivière K'i ». Les Chinois utilisaient aussi diverses sortes de filets et de nasses. Le filet à 9 poches, ou kieu yu, leur servait à prendre des Poissons nommés tsoen et fang. Le « panier renversé » ou « tchao » permettait de faire ample provision de Barbeaux. Des fonctionnaires spécialisés étaient chargés, au 1<sup>er</sup> millénaire avant Jésus-Christ, de sélectionner pour l'Empereur les meilleurs Poissons capturés en barrant les rivières. Enfin, les premiers essais de pisciculture furent menés à bien par les Chinois plusieurs millénaires avant Jésus-Christ.

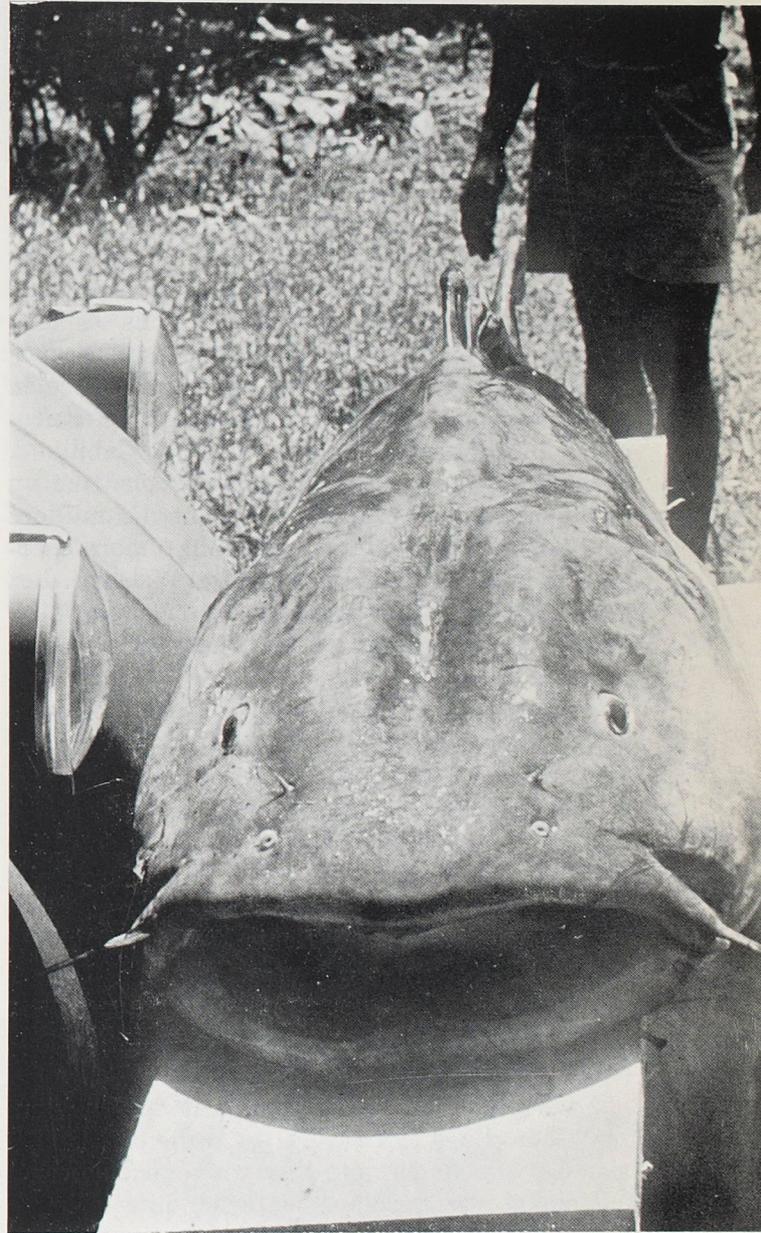
Les Mésopotamiens employaient, dès le début du 3<sup>e</sup> millénaire, des filets et des nasses. Les fouilles effectuées à Lagash ont fourni des hameçons en cuivre. Sous le règne de Zimrilim, Roi de Mari, on procéda à la construction d'un grand vivier destiné à entretenir une réserve de Poissons. Un bas-relief assyrien représente un soldat qui pêche au harpon dans un étang. Le héros légendaire Gilgamesh a été représenté comme un pêcheur de Poissons et de Tortues. Chose curieuse, dès le second millénaire, la vie du pêcheur aurait été réglementée. Les peuples de la Mésopotamie consommaient le Poisson frais, séché ou salé.

De nombreuses peintures nous révèlent la grande importance de la pêche dans la vie de l'Égypte antique. Les pêcheurs exerçaient leur talent isolément ou en équipes organisées, capables de manœuvrer la senne à partir d'une embarcation. L'État rétribuait les pêcheurs et l'on exportait du Poisson séché.

L'histoire déroula son cours... et les hommes, de plus en plus nombreux, consommèrent de plus en plus de Poissons. Les Romains se régalaient d'Anguilles, de Daurades et de diverses espèces méditerranéennes. Les techniques de la pisciculture se répandirent et se perfectionnèrent pour atteindre une importance considérable au Moyen-Age. L'extraordinaire ampleur que revêtit, à cette époque, la consommation des Poissons d'eau douce, explique la création d'un très grand nombre d'étangs. La Sologne, les Dombes, la Brenne, ainsi que d'autres régions actuellement drainées et asséchées, fournissaient de grandes quantités de Poissons d'eau douce. Chacun sait que les interdits religieux, tendant à restreindre la consommation de la chair des Mammifères, autorisaient celle du Poisson. Le grand nombre des jours maigres

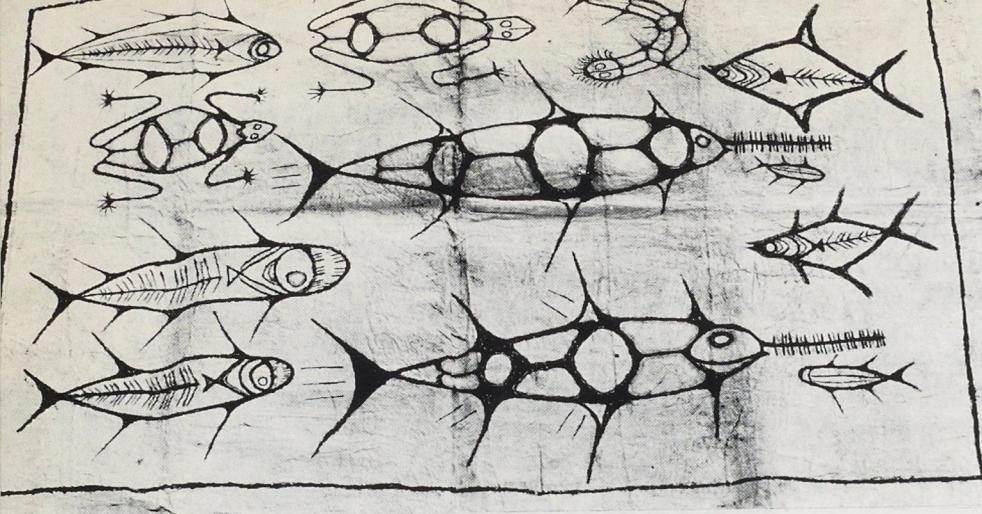
obligeait les gens d'alors à une intense ichtyophagie !

Depuis des siècles, les mers poissonneuses de l'hémisphère nord attirent une foule de pêcheurs utilisant des navires et des engins de plus en plus perfectionnés. Les fameux harengs du carême nous rappellent que les marins du Moyen-Age exploitaient les eaux marines froi-



« Un vieil homme étant mort, les riverains crurent le retrouver, transformé en gros Silure qu'ils avaient pêché, d'où leur frayeur ». Ethnie Ngbaka. Silure Kamba, *Chrysichthys cranchii* (74 kg, 1,55 m) pêché dans la Lobaye (RCA) par P. Dublin (août 1965). Cliché M. Boulard.

des qui conviennent à ce Clupéidé. Pour conserver les Poissons, les hommes du Moyen-Age entreprirent l'installation de vastes marais salants où ils recueillaient le chlorure de sodium



Tapa de Nouvelle-Guinée indonésienne. Cliché Musée de l'Homme.

laissé par l'évaporation. C'est aux environs de l'an mille que la pêche au Hareng prit son essor au large des côtes anglaises. Au 13<sup>e</sup> siècle, les villes hanséatiques s'arrogèrent le monopole du commerce du hareng. Les Danois, puis les Hollandais en améliorèrent, au cours des siècles, la préparation. En dehors du hareng, l'espèce la plus importante pour l'alimentation des Européens était, et est encore, la Morue ou Cabillaud. Ce Gadidé, judicieusement séparé, constitue un mets fort apprécié. Chacun sait que des milliers de pêcheurs partent pour de longs mois chercher la Morue dans les parages de l'Islande. Les Portugais sont particulièrement friands de ce Poisson qu'ils savent accommoder de multiples façons.

Depuis fort longtemps, les espèces les plus belles par leurs formes ou leurs coloris, les plus curieuses par leur aspect insolite ou par leurs mœurs, les plus faciles aussi à garder en captivité ont retenu tous les soins attentifs de pléiades d'aquariophiles passionnés. Le célèbre Poisson rouge — *Carassius auratus* — importé en France sous le règne de Louis XV est originaire de Chine. Pour nos contemporains et particulièrement pour les enfants les grands aquariums modernes peuvent jouer un rôle pédagogique de premier plan.

Facilement maniable, réservant de fructueuses découvertes aux futurs naturalistes, le Poisson élevé pour la joie des yeux peut devenir également un excellent matériel d'initiation à la biologie. A notre avis, tout grand aquarium public devrait comporter des locaux spécialisés, bien entretenus, munis d'un matériel suffisant, où de jeunes écoliers et étudiants auraient la possibilité de manipuler des spécimens vivants.

En mer, comme en eau douce, plusieurs espèces ichtyennes se montrent nuisibles ou dangereuses. Les Piranhas constituent un danger redoutable pour l'homme, les bovins et les chevaux, dans le bassin amazonien. Certaines es-

pèces de Requins menacent la sécurité des navigateurs. L'Electrophore d'Amazonie est craint, à juste titre, pour les puissantes décharges électriques qu'il produit. Les Vives, enfouies dans le sable des plages, peuvent infliger, au moyen de leurs aiguillons venimeux, de cruelles blessures à la plante des pieds.

Dans certaines conditions, la chair des Poissons acquiert des propriétés toxicophores et son ingestion peut causer des troubles graves et même la mort.

Inversement, nombreuses sont les espèces qui fournissent à l'industrie, à l'artisanat, à la thérapeutique, d'excellents produits : galuchat ou cuir de Requin, huile de foie de morue, ichtyocolle d'Esturgeon, etc.

Dans les pays chauds, les hygiénistes emploient avec succès contre les moustiques vecteurs d'agents pathogènes, un petit Cyprinodontiforme, *Gambusia affinis*. Une méthode de ce genre, qui se place sur le même plan que la protection des Oiseaux et des Chiroptères insectivores, sera préférée par toutes les personnes clairvoyantes à l'emploi des pernicieux toxi-

Bas relief égyptien du prêtre Aktihtept (2 500 avant J.-C.) : scène de pêche sur le Nil. Cliché des Musées Nationaux.



ques que sont les insecticides de synthèse ! Nous trouvons dans la nature, si nous savons nous y adapter, le mal et le remède. Enfin, un indéniable intérêt pratique s'attache aux recherches du D<sup>r</sup> Bombard : l'obtention d'eau de boisson et d'une ration riche en protides, graisses, composés phosphorés et vitamines, à partir des Poissons marins, ouvre des perspectives d'espoir pour les naufragés obligés d'attendre du secours.

De quelle façon les Poissons interviennent-ils dans la vie des peuples qui ne partagent pas notre forme de culture ? Pour beaucoup d'entre eux, le Poisson constitue, soit un aliment de base, soit une ressource complémentaire. Les Congolais pêchent dans les rapides bouillonnants du large fleuve Congo, tandis que certains peuples tchadiens s'établissent sur les roseaux du grand lac qui, malgré sa très faible profondeur, est un des plus poissonneux du monde. Sur le Logone, les « Kotoko » frappent sur leur pirogue, selon un certain rythme. Ceci a pour effet d'effrayer les Poissons et de les rabattre en grand nombre dans les filets. Les voyageurs, qui ont observé ce manège, estiment que les Kotoko, dont le nom familier est une onomatopée traduisant le son qu'ils produisent, obtiennent par ce procédé des prises plus importantes.

De nombreux peuples, de par le monde, consacrent le plus clair de leur activité à la pêche. Embarcations capables d'affronter la haute mer, ingénieuses techniques de capture, habileté manuelle consommée permettent de fructueuses récoltes. Dans les régions privilégiées, encore préservées des substances chimiques destructives, les indigènes peuvent compter sur un sérieux apport protidique et phosphoré en



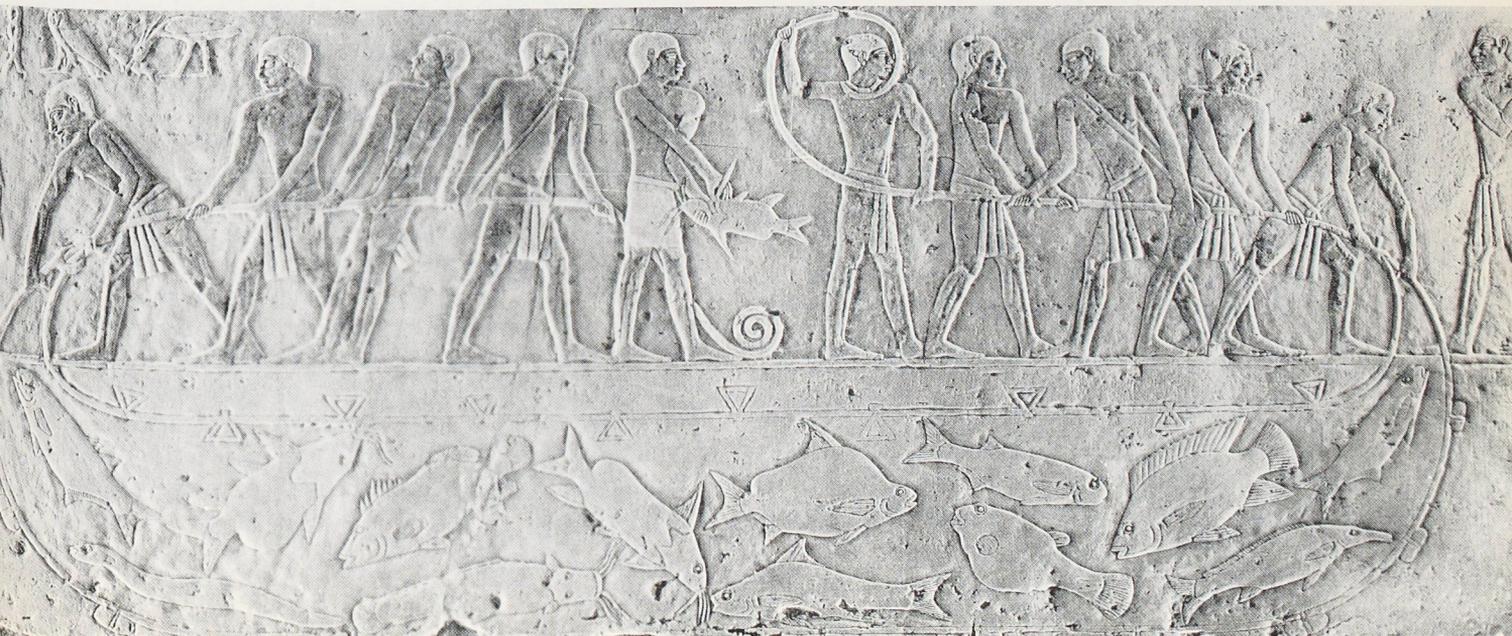
Vase en terre cuite, style classique, Nazca, Pérou. Cliché Musée de l'Homme.

mangeant beaucoup de poisson. Un inconvénient de ce mode d'alimentation, lorsque le poisson est consommé cru, comme cela a lieu dans certaines ethnies asiatiques, est la contamination des personnes par des « vers » parasites intestinaux.

Evelyne Lot-Falck, qui a longuement étudié les Yakoutes et autres peuples de l'Asie septentrionale, a noté chez eux des cas de maladies dues à des helminthes. Voici tout un sujet de recherches pour les parasitologistes.

Les Aïnou du Nord du Japon emploient avec succès des « Chiens-Pêcheurs » comme auxiliaires dans la capture des Poissons. Les Chinois utilisent à cet effet des Cormorans. Les Eskimos complètent leur alimentation carnée, à base de phoque, de morse et d'ours, par l'ingestion de quantités importantes de Poisson.

Souvent la connaissance que l'homme possède de l'éthologie des Poissons facilite grandement le succès de la pêche. Un des cas les



plus extraordinaires, à cet égard, concerne les « Cha-Cha », peuple antillais blanc d'origine française. Utilisant des techniques raffinées et efficientes, ils possèdent sur la systématique, et surtout sur les mœurs des espèces comestibles qu'ils recherchent, des données dont l'exactitude et la précision peuvent rivaliser aisément avec les résultats positifs obtenus par nos éthologistes modernes.

Les « Cha-Cha » passent de longues heures à converser entre eux du comportement des Poissons qui habitent leurs eaux. Ils s'intéressent vivement à leur mode d'alimentation, à leur reproduction, à leur comportement territorial. Ils savent parfaitement déceler des variations spécifiques et individuelles dans la façon de réagir, chez ces Poissons, à une situation donnée. Les « Cha-Cha » savent à quel point comptent dans la vie du Poisson ses récepteurs sensoriels, ligne latérale ou organes visuels.

Les relations ethno-ichtyologiques ne vont point sans comporter nombre de légendes, superstitions et tabous. En République Centrafricaine les hommes, dont les femmes sont enceintes, n'ont pas le droit de manger une certaine espèce de Siluroïde.

R. Pujol rapporte le fait suivant, relatif aux Ngbaka du fleuve :

« Un vieil homme étant mort, les riverains crurent le retrouver, transformé en un gros Silure qu'ils avaient pêché, d'où leur frayeur ».

Il serait très intéressant de rechercher la signification psychanalytique profonde d'une telle identification...

Souvent le Poisson se montre lié aux mythes de création ; il peut apparaître comme symbole de fécondité. Chez les Egyptiens, il était un signe de prospérité. Il est possible que, d'une façon générale, et selon des processus psychologiques, plus ou moins conscients, l'image du Poisson, qui nous paraît si harmonieusement adapté à son milieu, revête la signification d'une sensation de bien-être. Ne dit-on pas en effet, « heureux comme un Poisson dans l'eau » ?

Raisonnant implicitement par analogie, les Isongo, de Centrafrique, comparent le *Tetrodon mbu*, qui se gonfle comme un ballon, à un *Calvatia*, gros gastéromycète, en forme d'outre. Cette espèce de champignon prend le nom du Poisson mbu'bùu.

Chacun de nous se souvient de l'aphorisme qu'exprime le célèbre vers de John Keats « — A thing of beauty is a joy for ever — ». Les lignes harmonieuses des Poissons, qui traduisent une

beauté formelle, ne pouvaient rester ignorées de l'œil des artistes de tous les temps et de tous les pays. La peinture, la céramique, la sculpture, la gravure, utilisant les matériaux les plus variés ont abondamment représenté le Poisson. Une fresque égyptienne de la 19<sup>e</sup> dynastie représente une barque voguant sur un lac sacré, entourée de Poissons.

On conserve, au Musée du Louvre, une coupe en or ciselé offerte par le pharaon Thoutmosis III, vers 1460 avant Jésus-Christ, à son général Thouti. Cet objet d'art montre 6 poissons identiques disposés selon une circonférence, tous dans le même sens.

Les Crétois, les Grecs, les Etrusques et les Romains ont peint des tableaux ou des fresques représentant des Poissons.

Signalons qu'une mosaïque de Pompeï nous montre plusieurs espèces méditerranéennes. La fidélité de ces reproductions n'en exclut point le charme, et permet d'identifier facilement une Torpille, une Daurade, une Murène, etc. accompagnées de Crevettes.

Au pays tchadien, ce sont des figures animales qui évoquent la lointaine existence de rites propitiatoires de la chasse et de la pêche. Comme pour les peintures rupestres paléolithiques, les exécutants n'auraient point agi là sous l'unique mobile de l'art pour l'art. Les Baoulé de Côte d'Ivoire ont peint des Poissons parcourus de lignes brisées. Pour les Baoulé, le Poisson appartient au même cycle mythique que le Crocodile et le Varan. Le système de croyances propres à ce peuple fait souvent intervenir le symbole constitué par l'eau et le Poisson.

En Océanie, les masques figurent plusieurs éléments animaux, dont le Poisson. A toutes les époques, les Poissons ont inspiré les artistes ; énumérer toutes les figurations ichtyomorphes, les œuvres antiques jusqu'aux natures mortes modernes, en passant par les manuscrits arabes, serait une tâche de longue haleine, mais révélatrice de splendides réalisations.

Nous ne quitterons pas le domaine des arts sans mentionner que les musiciens eux-mêmes, charmés par la grâce des sveltes fuseaux vivants, ont cherché à transcrire leurs ébats dans le langage musical. Franz Schubert sut évoquer en un quintette vif, allègre et fort mélodieux, la nage de la Truite au sein du courant, et Claude Debussy, toujours attentif à la poésie intime des êtres et des choses, composa « Poissons d'Or ».

Scène de pêche dans les marigots chez les Isongo, à Wakombo, Lobaye, Centrafrique. En saison sèche, les femmes, en rangs, récoltent le poisson, munies de grands paniers. Cliché R. Pujol.



La pêche suscita de forts jolis vers tout au long de l'histoire de la littérature chinoise. Prêtant aux Poissons des sentiments humains, un auteur anonyme de la dynastie Han se lamentait sur les misères des « Brèmes ».

« Le Poisson pleure dans la rivière desséchée,  
Et regrette trop tard de l'avoir traversée.  
Il avertit les autres Brèmes  
D'être prudentes dans leur voyage ».

Plus tard, au 8<sup>e</sup> siècle de notre ère, Sse K'ung Shu exprime, dans un art délicat, la vie paisible des pêcheurs :

« Au retour de la pêche, je n'attache pas ma  
[barque.  
Sur le village de la rive, la lune tombe, c'est  
[l'heure du sommeil.  
Même si dans la nuit le vent emporte mon  
[bateau,  
Ce sera sur l'eau peu profonde, parmi les  
[roseaux ».

Liu Tsung-Yuan, qui vécut à la fin du 8<sup>e</sup> siècle et au début du 9<sup>e</sup>, nous a laissé du pêcheur un tableau particulièrement réaliste et évocateur.

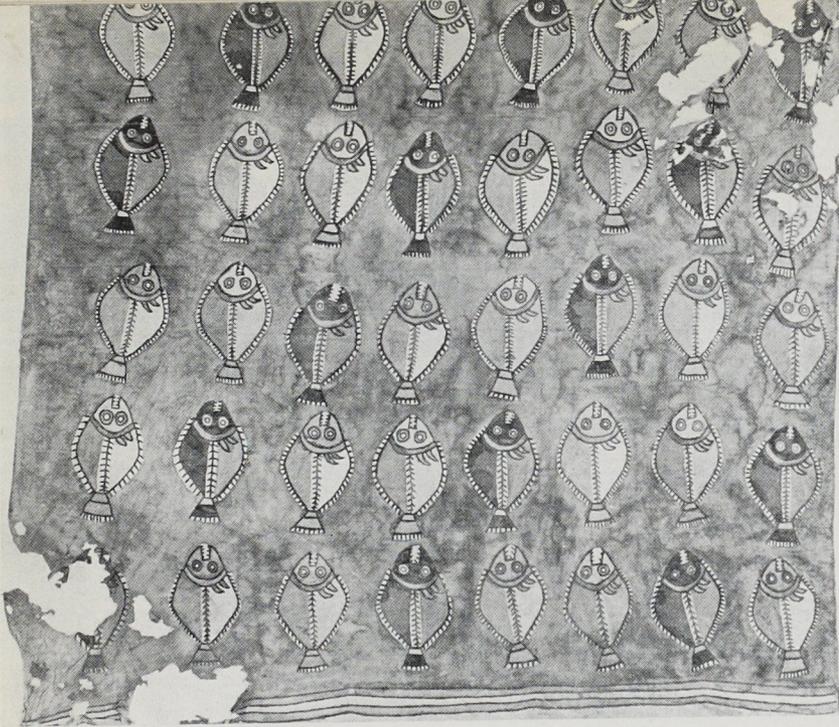
« Mille montagnes, nul vol d'oiseaux,  
Dix mille sentiers, nulle trace humaine.  
Dans la barque solitaire, un vieillard vêtu  
[de palmier, coiffé de bambou,  
Pêche seul sous la neige, sur la froide ri-  
[vière ».

Au terme de cet exposé très succinct sur l'ethnoïchtyologie, nous voudrions attirer l'attention du lecteur sur l'aspect intellectuel contemporain de la question. Nous pouvons considérer toute activité humaine comme résultant à la fois de phénomènes biologiques, culturels et sociaux. Dans cette optique, la science contemporaine de notre Société occidentale mérite de constituer, par elle-même, un sujet d'étude pour l'ethnologue. Les données essentielles de l'ichtyologie peuvent et doivent s'intégrer dans l'ethnoïchtyologie. Si nous incluons dans notre étude les connaissances de toutes les ethnies, nous ne saurions en exclure les résultats fondamentaux récoltés par nos méthodes.

Comment nos contemporains cultivés peuvent-ils considérer le Poisson ?

Pour l'esprit curieux de toute manifestation vitale, le Poisson représente d'une façon schématique et spectaculaire une réussite de « l'évolution créatrice ». Son corps, généralement hydrodynamique, traduit son adaptation au milieu ambiant. Pour tout homme intéressé par sa lointaine ascendance, le Poisson constitue un merveilleux sujet de méditation philosophique : ce sont des Poissons qui, au Devonien, ont changé leurs nageoires paires crossoptérygiennes en pattes marcheuses.

Contenus en puissance dans les vieux Crossoptérygiens plus ou moins semblables à *Eus-*



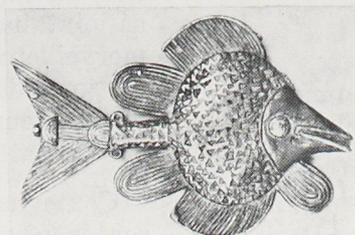
Carré de tissu à poissons peints (hauteur 140 cm, largeur 132 cm), Pérou, environ de Lima. Cliché Musée de l'Homme.

*thenopteron*, nous ne saurions, en aucune façon, nous désintéresser de ces bêtes osseuses et

écailleuses dont la généalogie se profile sur la toile de fond du temps.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BOMBARD (A.), 1958. — Naufragé volontaire. *Éditions de Paris*, 276 pages.
- BROWN (M. E.), 1957. — *The Physiology of Fishes*, vol. 1 et 2. *Academic Press*, New York.
- CHILDE (V. G.), 1962. — L'Europe préhistorique, les premières sociétés européennes. *Payot*, Paris, 186 pages.
- COLBERT (E. H.), 1955. — *Evolution of the Vertebrates*. *John Wiley*, New York-London, 454 pages, 122 figures.
- GRASSE (P. P.) et coll., 1958. — *Traité de Zoologie, Anatomie, Systématique, Biologie*, tome XIII, fasc. 1-2-3. *Masson et C<sup>ie</sup>*, 2758 pages, 1887 figures.
- HERALD (E. S.), 1964. — *Les Poissons vivants du monde*. *Hachette*, Paris, 325 pages, 300 figures.
- JARVIK (E.), 1960. — *Théorie de l'évolution des vertébrés*. *Masson et C<sup>ie</sup>*, Paris, 104 pages, 30 figures.
- JONES (J. W.), 1959. — *The Salmon*. *Collins*, London, 192 pages, 12 pl. h-t.
- LAGLER (K. F.), BARDACH (J. E.), MILLER (R. R.), 1962. — *Ichthyology*. *John Wiley*, New York-London, 545 pages, figures.
- LOT-FALCK (E.), 1953. — *Les rites de chasse chez les peuples sibériens*. *Gallimard*, Paris, 229 pages.
- MUUS (B. J.) et DAHLSTRÖM (P.), 1966. — *Guide des Poissons de mer et pêche*. *Delachaux et Niestlé*, Neuchâtel, 244 pages, 173 figures couleur, 800 croquis, graphiques, cartes.
- MUUS (B. J.) et DAHLSTRÖM (P.), 1968. — *Guide des Poissons d'eau douce et pêche*. *Delachaux et Niestlé*, Neuchâtel, 243 pages, 800 figures, 105 cartes.
- NIKOLSKY (G. V.), 1963. — *The ecology of Fishes*. *Academic Press*, London and New York, 352 pages, 140 figures.
- NÖRGAARD (J.), 1965. — *Le Danemark, Manuel officiel : La pêche*, pp. 467-484. *Ministère des Affaires étrangères, Service de Presse et d'Information*, Copenhague.
- NORMAN (J. R.), 1950. — *Nouvelle histoire naturelle des Poissons*. *Payot*, Paris, 352 pages, 147 figures.
- OMMANNEY (F. D.), 1963. — *Les Poissons*. *Life*, 192 pages, figures.
- PEHRSON (T.), 1963. — *Vertebraternas systematik*. *Svenska bokförlaget, Bonniers*, Stockholm, 177 pages, 173 fig.
- ROMER (A. S.), 1959. — *The vertebrate story*. *The University of Chicago Press*, Chicago, 437 pages, figures.
- SCHIÖTZ (A.) et DAHLSTRÖM (P.), 1969. — *Akvariefisk og planter*. *G.E.C., Gads Forlag*, Copenhague, 406 espèces de Poissons.
- TITIEV (M.), 1963. — *The Science of man : an introduction to Anthropology*. *Holt, Rinehart, Winston*, New York, 668 pages, figures.
- WEYER (E. S.), 1959. — *Les peuples primitifs d'aujourd'hui*. *Horizons de France*, 290 pages, 212 photos.



Poids en bronze à peser l'or. Ethnie Lobi, Côte d'Ivoire. Cliché Musée de l'Homme.

Le paléolithique supérieur, succédant au paléolithique moyen au cours de la dernière glaciation dite de Würm, a eu une durée relativement courte, s'échelonnant entre 38 000 ans et 9 000 ans avant J.-C. environ (10).

Les glaciers recouvraient de nombreuses parties du continent européen et la faune adaptée à ce climat glaciaire : Rennes, Mammouths, Rhinocéros laineux et Ours, hantait ces régions froides. Les parties non glacées des territoires voyaient paître Cerfs, Bisons, Aurochs, Chevaux. Les hommes qui chassèrent ces animaux furent ceux de Cro-Magnon, de Chancelade, de Grimaldi, tous « *Homo sapiens fossilis* » (2).

Les principales industries de cette époque sont

l'Aurignacien, le Solutréen, le Magdalénien. Le but de notre étude est de donner un aperçu général des diverses méthodes de chasse supposées de ces hommes.

Cet essai, nous ne le dissimulons pas, est structuré sur des faits généraux d'ordre ethnologique, parfois difficiles à transposer dans la préhistoire. Ces faits et techniques nous entraînent à présenter une certaine vision préhistorique à travers les populations primitives.

La chasse est une nécessité vitale pour l'homme du paléolithique supérieur. Il nous laisse, grâce aux peintures pariétales des cavernes, toute une somme d'informations sur cette activité.

# CHASSE ET PÊCHE AU PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR

## LA CHASSE

Deux techniques sont à considérer : la chasse directe qui oppose l'animal à l'homme, et la chasse indirecte qui utilise des engins et des machines pour la capture du gibier.

### 1) CHASSE DIRECTE.

L'homme, dès son apparition, commença probablement à capturer les petits, les jeunes et les Animaux faibles ou malades ; sans être à proprement parler une chasse, cette capture est une lutte opposant « l'animal à l'animal ». La chasse commence lorsqu'il y a réflexion et poursuite ordonnée (5, 8).

Les armes employées étaient des sagaies à pointe de silex ou d'os, des lances, des épieux en bois appointés et durcis au feu, des lames servant de couteaux. La taille et la finesse des outils en silex différaient suivant l'industrie considérée. L'apogée de la taille du silex se situe au Solutréen : les pointes

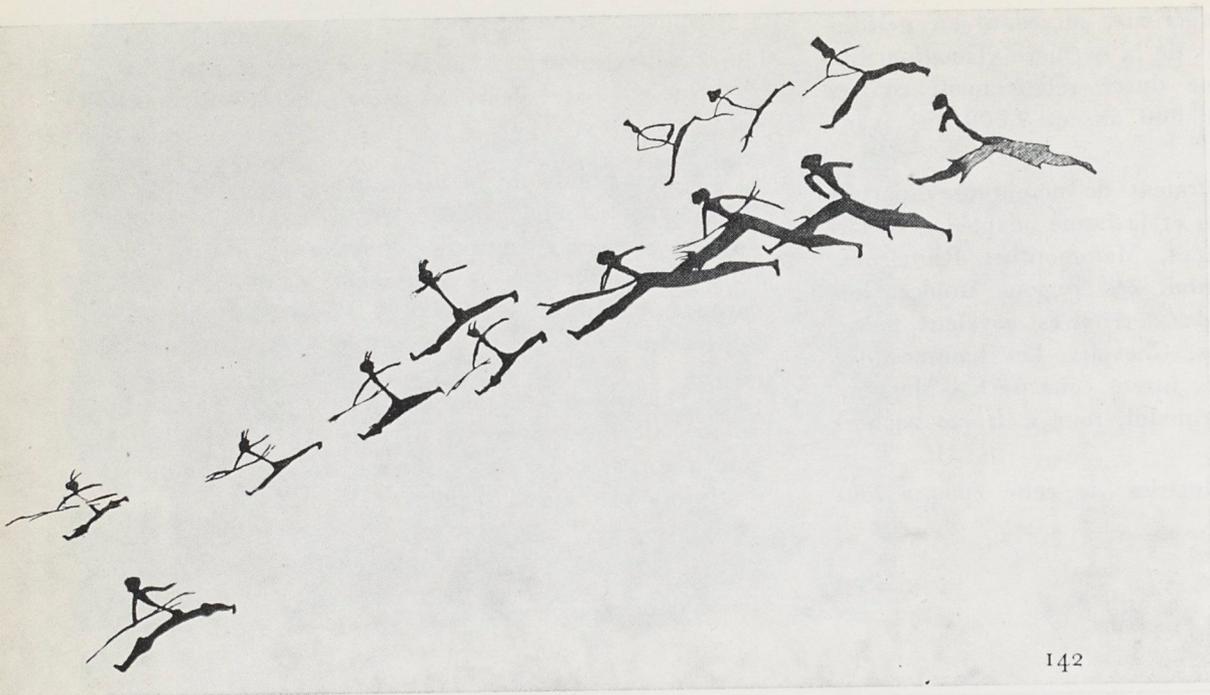
dites en « feuille de laurier » et en « feuille de saule » en sont une belle preuve. Le Magdalénien emploie beaucoup plus l'os et le bois des Cervidés.

L'existence de l'arc est contestée par de nombreux préhistoriens.

Les peintures du Levant espagnol — art qui commença peut-être à se développer au paléolithique (Breuil, Maringer) — représentent des scènes de chasse très évocatrices, dont les participants brandissent des arcs (fig. 1).

Plusieurs indices nous permettent de croire à l'utilisation de l'arc : tout d'abord la présence, dans les couches solutréennes et magdaléniennes, de pointes finement taillées manifestement trop petites pour être des pointes de sagaies ou de lances ; ensuite des gravures rupestres, dont celles de la grotte des Trois-Frères (Ariège) (figure 7), représentant un homme, certainement un chamane, vêtu d'une peau de bison et muni d'un arc.

Tous les chiffres cités renvoient à la bibliographie.



142

FIG. 1. — Horde guerrière. Art du Levant espagnol, Teruel. Cliché Musée de l'Homme.

L'homme paléolithique usait aussi de propulseurs, généralement en os, pour lancer les traits avec plus de force et plus loin.

Le Mammouth (*Elephas primigenius*), principal gibier de l'Aurignacien, était probablement traqué au cours de *battues* groupant des tribus entières. Les hommes de cette époque, mieux organisés socialement, plus intelligents, plus légers et plus habiles que ceux du paléolithique inférieur, préféraient chasser des troupeaux entiers qui leur fournissaient plus de viande mais aussi des os, des ramures, des cornes, des tendons, objets aussi précieux que la viande. Ces grandes chasses demandaient une main-d'œuvre nombreuse fournie par les hommes des tribus voisines. Ils formaient un grand cordon, silencieux jusqu'à proximité du troupeau convoité, hurlant près des bêtes qui, affolées, se précipitaient vers une issue ménagée conduisant à un système de fosses. Il semble que, dans les régions boisées, des hommes armés de lourdes piques, postés dans les arbres, transperçaient les Mammouths en fuite.

La *chasse offensive* (fig. 2) consistait à organiser une attaque à courte distance ; d'habiles chasseurs devaient s'approcher le plus près possible du troupeau et charger les animaux à l'aide de lances. En rampant dans les hautes herbes pour atteindre la proie pendant son sommeil, d'autres chasseurs sectionnaient les tendons des pattes, comme le font encore de nos jours les Pygmées (fig. 5) pour les Éléphants forestiers (*Loxodonta africana cyclotis*). Occasionnellement le Rhinocéros (*Rhinoceros antiquitatis*) était capturé.

On peut supposer, pour le Bison (*Bison priscus*)

qu'une autre méthode était employée : la *chasse d'approche*, à l'aide de peaux d'aspect inoffensif dont s'enveloppait le chasseur. Ainsi caché, il se glissait, contre le vent, jusqu'au gibier sans méfiance. Il se redressait alors, et abattait l'animal à l'arc ou à la lance avant qu'il puisse fuir. Cette technique est illustrée par de nombreuses gravures représentant des personnages couverts de peaux de bêtes, généralement de Bison. De nombreuses tribus, noires de l'Afrique Occidentale (fig. 4), Bochimanes de l'Afrique du Sud, Eskimos, Amérindiennes (fig. 3) utilisent actuellement ces déguisements.

En hiver on peut imaginer que la *chasse à la suite* était pratiquée. Elle consiste à suivre une bête sans trêve ni repos jusqu'à ce qu'elle tombe, épuisée de fatigue et de faim, sous les coups du chasseur. Cette poursuite lente pouvait durer plusieurs jours.

Les grandes battues étaient aussi utilisées pour les Chevaux (*Equus caballus* et *Equus przewalskii* principalement). Ces animaux, riches en viande, fournissaient aussi un matériel osseux important et solide et n'offraient pas de résistance extrême comme le Bison par exemple ; de plus, ils vivaient en troupeaux, fuyant sans aucune précaution en proie à une terreur panique. Les hommes du paléolithique supérieur ont profité de cette tendance en rabattant les hordes vers des pièges construits par eux ou naturels : fosses, clôtures ou précipices, marais. Le rabattage vers des clôtures consistait à pousser le troupeau dans un enclos en forme de sac dont on fermait l'entrée, constituant ainsi un véritable réservoir de viande où l'on pouvait puiser chaque jour ce qui était nécessaire à la tribu (8).

La technique de chasse offensive utilisée pour le Cheval n'était pas la même que celle du Mammouth, certainement remplacée par une *chasse au lasso*, longue lanière de cuir terminée par un nœud coulant, comme le montrent les documents rupestres des Combarelles et de la Pasiega.

A la place du Cheval, au Magdalénien, le Renne (*Rangifer tarandus*) devient le gibier préféré des chasseurs. Cet animal de toundra et de taïga (forêts riches en eaux stagnantes et courantes) vit en énormes troupeaux qui migrent deux fois par an ; il fournit d'importantes matières premières et une grande quantité de viande. Ses bois, ses os, permettaient la confection de nombreux instruments qui ont complété l'industrie du silex. Les chasseurs devaient préférer le Renne au Cheval à cause de sa peau qu'ils « tannaient » plus aisément. La chasse au Renne devait nécessiter sans doute des méthodes fort similaires à celles employées pour le Cheval. Il semble cependant que l'homme se soit attaqué au gibier quand il traversait une rivière. A l'aide de cordes ou de barrières, on bordait la berge à partir d'un gué jusqu'à des zones profondes pour forcer les animaux à traverser à la nage vers les hommes postés sur la rive.

On suppose qu'à l'époque du rut, l'homme attirait les mâles par la ruse, en s'affublant d'une peau et d'un massacre tout en imitant le brâme du mâle rival.

Les autres grands Mammifères comme l'Auroch (*Bos primigenius*), le Cerf (*Cervus elaphus*), le Bouquetin (*Capra ibex*) (fig. 9) ne semblent être chassés qu'accessoirement, par des méthodes identiques. Plus agressifs, le Cervidé géant (*Cervus megaceros*) et l'Élan (*Alces latifrons*) ne devaient être que rarement tués. L'Ours brun (*Ursus arctos*) était probablement capturé par les montagnards au moyen

de fosses-pièges, la pose facilitée par le fait que l'Ours suit quotidiennement le même chemin et au même moment ; dans d'autres cas, on suppose que des attaques directes au corps à corps étaient provoquées avec de jeunes individus.

Le petit gibier, comme les Lemmings (*Lemmus lemnus* et *Dicrostonyx gulielmi*), le Lièvre arctique (*Lepus timidus*) et les Oiseaux, Perdrix des neiges (apparentée à *Lagopus mutus*) et Oie des neiges (apparentée à *Anser coerulescens*) était tué sans doute occasionnellement.

2) *Chasse indirecte*. La preuve que l'homme préhistorique des époques solutréenne et magdalénienne employait des pièges semble se dégager des figurations rupestres, longtemps désignées comme « motifs tectiformes », et considérées à présent, en particulier à la suite des études décisives de H. Kuhn (1926) et de J. Lips (1927), comme des pièges. « Les hommes de l'âge lithique moyen avaient connaissance de fosses-pièges, de lacets, de filets et de pièges à poids, employés isolément, ou en combinaison avec d'autres moyens et méthodes, tels que palissades et battues » (8).

Les fosses-pièges semblent avoir été un mode de chasse de prédilection dans tout le paléolithique. Les fosses, en forme d'entonnoir, creusées dans le sol, sont disposées selon un plan évident, comme le prouvent plusieurs découvertes, en particulier celle de ketzin (Allemagne) : placées sur deux ou trois rangs, en ligne ou en arcs concentriques, de manière qu'à un intervalle d'une rangée antérieure corresponde une fosse d'une rangée postérieure. L'ensemble des fosses était généralement placé près des cours d'eau : sur un petit plateau dominant la berge, et près d'une vallée étroite menant au fleuve servant d'abreuvoir, vallée qu'il suffisait de barrer par une palissade pour

FIG. 2. — Chasse offensive au léopard, peinture rupestre du Basutoland, Afrique du Sud. Bien que la faune et l'industrie lithique diffèrent de celles de l'Europe, les techniques de chasse des civilisations africaines restent semblables. (Relevé de V. Ellenberger). Cliché Musée de l'Homme.





FIG 3.

Indien Sioux s'approchant d'un troupeau de Wapitis (*Cervus canadensis*), camouflé par une peau et des bois. Prairie de l'Alberta, Canada. Cliché P. Coze, Musée de l'Homme.

pousser les bêtes vers les fosses. La taille peut varier de 2 m de largeur sur 3 m de profondeur, à 2,30 m de largeur sur 1,60 m de profondeur.

D'après certaines gravures (Font de Gaume, Grotte de Buxu) nous pensons qu'il pouvait y avoir des piques au fond de certaines fosses, masquées par des branchages, mais cela semble douteux.

De nombreux dessins, comme ceux des Grottes de Combarelles, Font de Gaume, de Bernifal, de Los Cantos de la Visera, nous renseignent sur la forme des pièges à poids, semblables à ceux employés par les Bochimans, les Amérindiens Pieds-Noirs et les peuples arctiques.

Des troncs ou des pierres s'appuyaient sur une poutre centrale qui, dès le mécanisme déclenché, écrasait l'animal. A l'origine on fixait certainement l'appât directement sous le piquet central qui était déséquilibré par les tiraillements de l'animal sur l'appât, entraînant la chute de l'édifice. Plus tard, nous croyons qu'une pièce intermédiaire forçant

l'animal à se placer sous les troncs a dû être ajoutée afin d'augmenter les chances de capture.

Un piège plus primitif est représenté à la Grotte des Combarelles ; il s'agit d'une simple plaque de pierre fixée sur un piquet, s'écroulant par le même mécanisme.

Toujours d'après les gravures, il semble que ces pièges servaient pour les grands Mammifères, puisqu'un Mammouth est représenté à plusieurs reprises dans un piège écroulé.

Certaines gravures (Castillo, Pindal) semblent représenter des lacets, utilisés pour capturer des petits animaux ; d'autres gravures devraient représenter des pièges « à couronne radiaire » (La Pileta) employés aujourd'hui encore par les ethnies du Tchad et du Niger pour capturer les grandes Antilopes des genres *Addax* et *Oryx* : lorsque l'animal engage sa patte dans l'orifice masqué d'une couronne radiaire, il ne peut plus la dégager, les fiches de bois lui entrant douloureusement dans la chair.

## LA PECHE

La forme la plus simple de pêche est celle que pratiquent encore les enfants dans les cours d'eau peu profonds. Elle consiste à fouiller sous les pierres avec la main. Elle fut probablement la première pratique de la pêche avant l'apparition du harpon, au Magdalénien.

Le harpon (fig. 6), en os ou en bois de Renne, était fixé à un manche en bois certainement par un fil en

tendons d'animaux. Une ligne, en tendons ou en fibres, se déroulant quand l'animal atteint s'enfuyait, était attachée à la base, légèrement renflée au début, puis munie de saillies basilaires importantes. Le fût et les barbelures pouvaient porter de profondes rainures : on a cru y voir des supports possibles pour du poison, ou une disposition destinée à favoriser l'écoulement de sang de la blessure, amenant plus rapide-



FIG. 4. — Chasseur au « sagonal » portant au front une tête d'oiseau (Grand Calao, *Bucorvus abyssinicus*). Le chasseur Peul rampe vers son gibier en imitant les gestes du Calao, comme Charlot imitant le poulet dans « La ruée vers l'or ». Tchad. Cliché et légende P. Ichac.

ment la mort de l'animal ; ou tout simplement des marques de propriétés (1).

Dès l'invention de l'arc, l'homme a pu s'en servir pour capturer du gibier aquatique et du poisson ; certaines tribus australiennes et néo-calédoniennes pratiquent encore cette technique.

Au moyen du harpon et de l'arc, on tuait de gros poissons tels que Saumon (*Salmo salar*), Truite (*Salmo fario*), Brochet (*Esox lucius*).

Il semble que les petites pointes en os, effilées aux deux bouts, soient des hameçons droits attachés à la ligne par une gorge médiane (à rapprocher des *hains* utilisés pour la pêche en Gironde). Certains autres objets de silex, en forme de losange ou de croissant, ornés d'une rainure centrale, devaient être aussi utilisés.

Le filet de pêche, lui, apparaît au cours du mésolithique.

## UTILISATION

Le rôle premier des captures était d'assurer la subsistance du chasseur et de sa famille.

Après le dépouillement et le débitage, avait lieu la préparation de la nourriture. L'homme paléolithique connaissait le feu. Il semble probable qu'il ait compris, par un moyen détourné, l'utilité de cette chaleur en matière culinaire.

A la chair du gros gibier s'ajoutaient certainement tous les produits collectés par les femmes : fruits, herbes, végétaux divers, petits animaux : chenilles, larves d'insectes, jeunes mammifères et oiseaux, œufs.

Les Pygmées de la forêt équatoriale africaine nous fournissent un exemple de ce mode de vie.

Les os, restes des repas, ont sans doute été parmi les premiers outils des hommes. Le paléolithique supérieur est la période de la plus grande utilisation de cette matière, et de sa technique la plus avancée.

L'os était employé pour la fabrication de harpons comme nous l'avons vu, d'aiguilles, de propulseurs, de couteaux et de mystérieux objets nommés « bâtons de commandement ». On utilisait des petits os creusés (métatarsiens, métacarpiens) comme flacons à peinture (8). L'os servait aussi de support d'œuvres d'art gravées ou sculptées. Les propulseurs et les « bâtons » sont d'ailleurs le plus souvent finement ornés.

La fourrure des animaux était utilisée pour se protéger du froid, pour la confection de vêtements, comme le montrent les gravures espagnoles, mais aussi pour couvrir les abris dont les supports étaient en bois, et même quelquefois en défenses de Mam-



FIG. 5. — C'est avec des armes tranchantes de ce type que les Pygmées de la forêt centrafricaine sectionnent les tendons des Eléphants endormis. Babinga, village de Bagandou, République Centrafricaine. Cliché R. Pujol.

moules (Ukraine). La peau des jeunes, plus souple, devait composer les habits, alors que celle des adultes, plus épaisse et solide, recouvrait les tentes. Il est probable que l'on ait fait des sacs et des outres avec les peaux. La couture semble connue, puisqu'il y avait des aiguilles.

Le bois de cerf, d'un emploi fréquent, servait à confectionner des manches pour les haches et divers outils. Les dents (canines de carnivores), les coquillages, des morceaux d'ivoire de Mammouth, constituaient des colliers, des bracelets et des parures diverses.



FIG. 6. — Eskimo lançant un harpon. Gröenland. Cliché Musée de l'Homme.

## ART ET CROYANCES

### a) Art.

L'animal tenait une place très importante dans l'art de l'époque paléolithique. C'est en partie par les gravures et les peintures rupestres que nous connaissons si bien l'aspect des animaux et les espèces vivantes à cette époque.

Nous ne pouvons qu'énoncer des hypothèses sur les raisons qui ont poussé l'homme à ces manifestations artistiques. Certains pensent que c'est par goût de l'art, d'autres, pour un besoin religieux.

Un article récent d'un spécialiste allemand, le docteur H. Kruuk (4), traite de l'Art rupestre con-



FIG. 7. — Sorcier Magdalénien. Grotte des Trois-Frères (Ariège). D'après H. Breuil.

temporain des Masaï (tribus de pasteurs et de chasseurs de l'Est africain) et des représentations animales dans cet art. Il décrit en particulier un Eléphant (fig. 8) dont les « défenses sont peintes en blanc et, à l'endroit du cœur, l'artiste a peint des points blancs ». Il cite également la représentation de la chasse au Lion, principal gibier de cette tribu. Les indigènes lui expliquèrent que « les dessins de chasse au Lion étaient didactiques et qu'ils illustraient des pratiques de chasse que les vieux transmettaient aux jeunes ». C'est là, dit-il, qu'il faut trouver l'explication des points blancs qui marquaient l'emplacement du cœur de l'Éléphant. Cet exemple actuel de peintures rupestres peut nous ouvrir de nouveaux horizons pour l'interprétation des peintures préhistoriques. Gardons-nous cependant de généraliser, mais certaines gravures peuvent répondre à des motivations didactiques. Ceci expliquerait la présence de points, tirets, flèches sur certaines œuvres (fig. 10), considérés jusqu'alors comme signes d'envoûtement.

Il nous faut distinguer entre art mobilier et art rupestre. L'art mobilier est constitué par un ensemble de petits objets sculptés, gravés ou décorés, généralement en os ou en ivoire de Mammouth. L'art rupestre comprend essentiellement les gravures et les peintures. Nous ajouterons que l'ensemble des figures présentées est la preuve d'une grande sensibilité artistique de l'homme préhistorique.

#### b) Croyances.

De nombreux préhistoriens ont étudié les gravures

et les vestiges paléolithiques, et ont émis différentes théories quant à l'interprétation rituelle de ceux-ci. La plus ancienne et la plus répandue jusqu'à présent, consistait à rapprocher les figurations des pratiques actuelles de différentes ethnies. D'après J. Maringer (9), certaines peintures, telle la frise du « Sorcier » de la Grotte des Trois-Frères (Ariège), laissent présumer certains cultes voués aux animaux ou à un hypothétique Dieu des Animaux. Nous en empruntons la description à N. Casteret (3) : « le Sorcier... occupe la place d'honneur d'un amphithéâtre naturel et, rangée à ses pieds, se déroule une longue théorie d'animaux gravés sur la roche et sur lesquels sont tracés tous les attributs de l'envoûtement de chasse ».

Au paléolithique inférieur, des traces d'un éventuel culte de l'Ours auraient été trouvées dans le Kitzelberg en Silésie (9). Dans une grotte située près du sommet de ce mont, Zoltz découvrit un crâne d'Ours associé à quelques ossements de l'animal. La denture était remarquable par la détérioration des dents de devant (incisives, canines), faite du vivant de l'animal. Il semble donc que cette mutilation par les hommes soit un témoignage d'un culte de l'Ours. On a aussi trouvé des crânes présentant certaines perforations et rangés dans des coffres de pierre, dans une grotte du Drachenloch en Suisse.

Des tribus primitives comme les Aïnous, dans le Nord du Japon, pratiquent encore le culte de l'Ours. Cette ethnie le garde en captivité et lui attribue un rôle protecteur. Quand l'animal a rempli cette fonction pendant une saison entière, il est tué pendant l'hiver au cours d'une cérémonie. Son esprit s'échappe alors à la rencontre de l'esprit tout-puissant de la forêt, transmettant à celui-ci les vœux des hommes qui désirent bonne santé et chasses fructueuses.

On a aussi retrouvé, dans les tombes, des ossements d'animaux laissant présumer un don de nourriture ayant pour but d'aider le mort à « revivre ».

Par contre, on a découvert de nombreuses fois des ossements d'animaux qui jonchaient les sépultures, restes de festins funéraires ou d'offrandes.

A Solutré et à St-Germain-la-Rivière (Gironde) des crânes de Rennes, des os de Mammouths et autres animaux entouraient une tombe. C'étaient là, sans doute, des offrandes. Des os de Mammouths se trouvent souvent autour des sépultures : à Wisternitz, une omoplate de Mammouth couvre la tombe d'un enfant ; à Bruenn (Moravie), Klaus (Allemagne), Paviland (Angleterre), Solutré (France) ; et à Predmost (Tchécoslovaquie) des omoplates entourent une sépulture collective. Les paléolithiques voulaient-ils placer les morts sous la protection de l'animal « contre les mauvais esprits » ? P. Werner pense que le Mammouth jouait le même rôle que celui de l'élé-

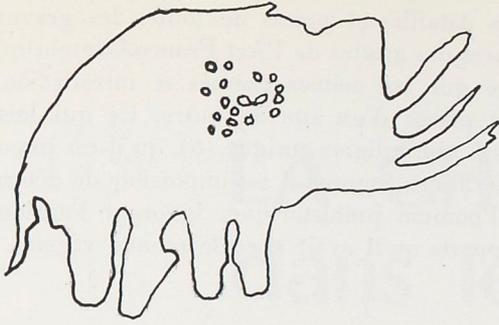


FIG. 8. — Eléphant. Peinture rupestre Masaï. D'après H. Kruuk.

phant chez les Pygmées qui le considèrent comme l'incarnation d'un Dieu suprême.

De nombreuses découvertes tendent à prouver que le rite des offrandes de têtes, crânes et ossements d'animaux existait encore au paléolithique supérieur. En Silésie (Deyesdorf), des crânes d'Ours apparaissent dans des dispositions diverses, encastrés dans des fentes de la paroi et protégés par des plaques de pierre. Ce rite nous rappelle les crânes trouvés à Drachenloch et à Kitzelberg. Semblables trouvailles ont été faites avec des ossements de Mammoths, à Desna (Russie). Dans la Grotte de Pech-Merle (Lot), Lemozi découvrit dans « l'ossuaire » une fosse creusée de main d'homme et contenant des os longs et des côtes d'Ours en parfait état. Il retrouva les crânes intacts à quelque distance de là, dans la même salle, sous des petits tas d'argile.

Un pendentif d'os trouvé dans la grotte de Raymondén (Dordogne) dans des couches magdaléniennes, est orné d'une gravure évoquant une scène d'of-

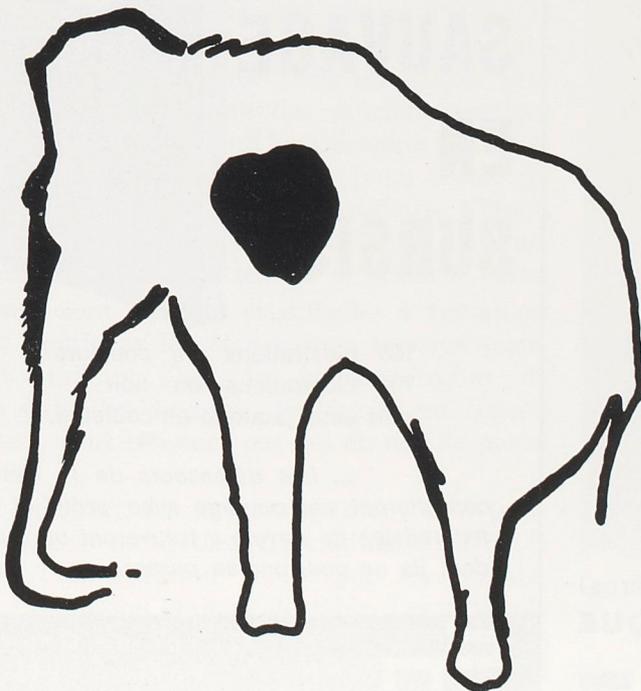


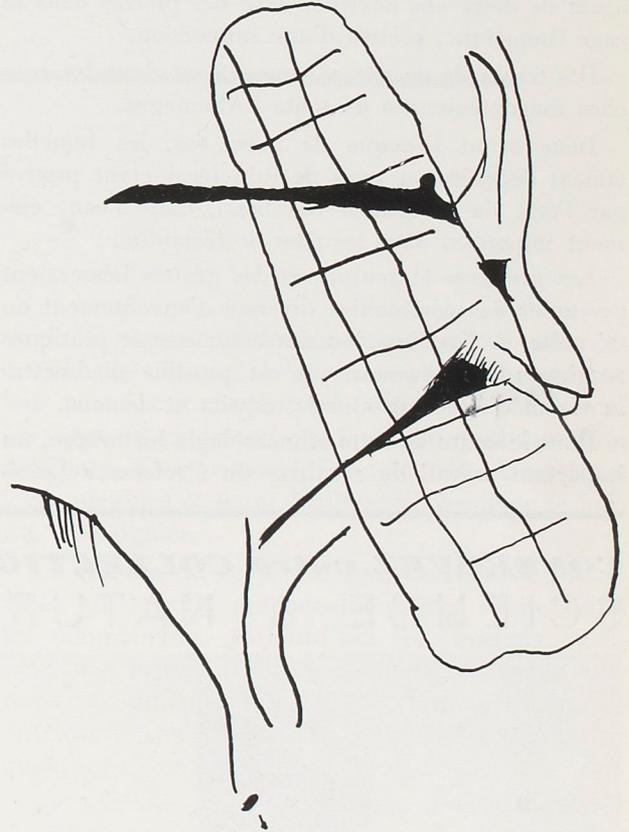
FIG. 9.

Ci-dessus : Bouquetin (*Capra ibex*) pris dans un filet. Levant espagnol. D'après H. Breuil et H. Obermaier.

FIG. 10.

Ci-contre : Eléphant. Peinture de la grotte de Pindal (Asturies). D'après H. Breuil.

frande rituelle. On y voit une grande tête de Bison, entière, encore attachée à la colonne vertébrale : deux pattes de l'animal sont placées devant elle et de part et d'autre de la colonne, des hommes sont figurés schématiquement. Il y en a quatre en haut et trois en bas, l'un de ceux du bas tient une sorte de palme et, à côté de lui, quelques objets font penser à des arcs. Les hommes qui se font face seraient-ils des fidèles qui assistent à la cérémonie ? Cette composition nous fait penser au rituel des Samoyèdes



(9) : ceux-ci placent la tête et les membres d'un Renne sur une sorte de plateforme, tandis que tous les assistants se tournent du côté du Levant en s'inclinant plusieurs fois avec une piété profonde, car ils croient qu'à ce moment-là le Dieu *Noum* descend du ciel pour prendre possession des offrandes.

Les stations de Malta (Sibérie), Meiendorf et Stellmoon (Allemagne) prouveraient l'existence de rites de chasse, nombreux et divers. A Malta, on a découvert des fosses contenant des ossements d'animaux curieusement disposés. A Meiendorf, on a trouvé dans la trace d'un étang asséché des squelettes de Rennes intacts. Il s'agissait de femelles âgées de deux ans environ, avec des pierres dans la cage thoracique, preuve d'une immersion.

Des traces de ce rite se rencontrent dans les couches magdaléniennes de toute l'Allemagne.

Juste avant l'époque de mise bas, les femelles étaient déposées au mois de juin (ceci étant prouvé par l'état de croissance des bois), dans l'eau, élément important dans les rites de fécondité.

Les gravures et sculptures des grottes laisseraient présumer des cérémonies diverses d'envoûtement ou de culte. A l'arrière-plan des croyances et pratiques magiques des chasseurs, il est possible d'admettre la vision d'êtres surnaturels, esprits et démons.

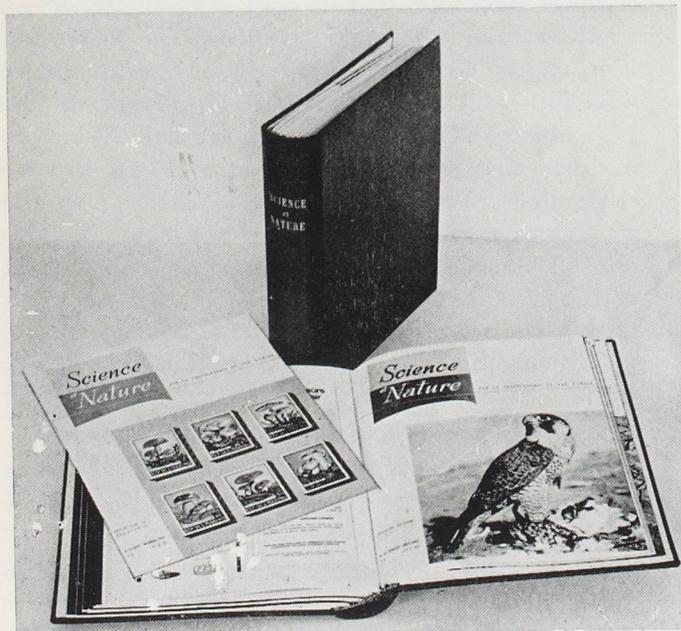
Dans le cadre de cette ethnozoologie historique, un important travail de synthèse du Professeur Leroi-

Gourhan impose de nouvelles conclusions (7). Des relevés détaillés et précis de toutes les gravures et peintures des grottes de l'Art Franco-Cantabrique ont montré que les mêmes thèmes se retrouvaient aux mêmes places d'un site à l'autre. Ce qui laisserait penser à une religion unique (6), qu'il est impossible de déterminer, comme il est impossible de déterminer chez l'homme préhistorique, ignorant l'agriculture, les rapports qu'il avait avec le monde végétal.

#### BIBLIOGRAPHIE

1. ALIMEN (H.), 1965. — Atlas de préhistoire, Vol. I. Bouée, Paris, 185 p., 97 fig., 20 pl., 1 cart., 1 tabl.
2. ARAMBOURG (C.), 1965. — Le genèse de l'humanité. « Que sais-je ? » n° 106, P.U.F., Paris, 127 p., 43 fig., 3 tabl.
3. CASTERET (N.), 1961. — Ma vie souterraine. « L'aventure vécue ». Flammarion, Paris, 330 p., 12 pl.
4. KRUK (H.), 1966. — Les animaux dans l'art Masai. *Monde An.*, n° 23, avril, pp. 262-267, 9 photos.
5. LANTIER (R.), 1965. — La vie préhistorique. « Que sais-je ? », n° 535, P.U.F., Paris, 135 p.
6. LEROI-GOURHAN (A.), 1964. — Les religions de la préhistoire. « Mythes et religions », P.U.F., Paris, 155 p.
7. LEROI-GOURHAN (A.), 1965. — Préhistoire de l'Art occidental. Mazenod, Paris, 739 fig., 482 p.
8. LINDNER (K.), 1950. — La chasse préhistorique. Bibliothèque scientifique, Payot, Paris, 480 p., 143 fig., 24 pl.
9. MARINGER (J.), 1958. — L'homme préhistorique et ses dieux. Arthaud, Paris, 293 p., 60 fig., 59 phot., 1 carte.
10. SONNEVILLE-BORDES (D. de), 1965. — L'âge de la pierre. « Que sais-je ? », n° 948, P.U.F., Paris, 125 p., 6 pl., 2 cartes.

## CONSERVEZ votre COLLECTION SCIENCE & NATURE



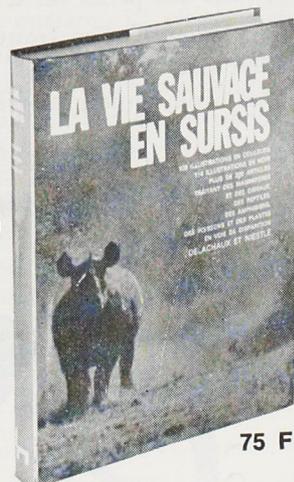
dans la reliure spéciale (contenance 12 numéros)

**ÉLÉGANTE — SIMPLE — PRATIQUE**

Prix F 15,00 + Frais d'expédition

12 bis, PLACE HENRI-BERGSON - PARIS-VIII<sup>e</sup>

## LA VIE SAUVAGE EN SURSIS



75 F

105 illustrations en couleurs  
104 illustrations en noir  
relié sous jaquette en couleurs.

... Les défenseurs de la Nature  
consulteront cet ouvrage avec profit et les  
naturalistes de terrain y trouveront un guide  
dont ils ne pourront se passer.

**d**elachaux  
et **bastie**

32, rue de Grenelle  
Paris - (VII<sup>e</sup>)

# LA CHÈVRE dans les Cévennes et sur le Causse de Blandas

---

Le massif des Cévennes est un ensemble de croupes élevées, de *serres* (crêtes dénudées recouvertes de landes) couronnées de rochers schisteux aux formes bizarres, de vallées étroites et profondes et de *valats* (ravins).

Le pays, à la limite des climats montagnard, atlantique et méditerranéen, est balayé par les vents : le *drécho* (vent du Nord) ; le *rouvergasso* (vent du Nord-Ouest) doux et malsain ; le *sou-lèdre* (vent humide de l'Ouest) ; le vent *marin* (vent du Sud) humide et chaud.

La végétation est étagée. Jusqu'à 400 mètres vit l'olivier, entre 400 et 800 mètres s'étend le vaste domaine du châtaignier, la vigne ne monte pas à plus de 650 mètres. Dans les vallées profondes, on trouve encore des mûriers, vestiges de l'époque très récente où les Cévennes se consacraient à l'élevage des *magnans* (vers à soie du *Bombyx mori*). Enfin, sur les hauteurs, s'étend la lande ou *herme* à genêt, à bruyère, à alaterne, parsemée d'îlots de hêtres et de chênes verts.

Les sols sont pauvres et difficiles à travailler. Partout dominant les *blanqueiras*, terrains schisteux et argileux. Dans les vallées étroites, de menues parcelles de terre, les *faïsses* ou *bancels* (terrasses), sont retenues par des murets de pierre sèche.

Pour subsister, les habitants durent tirer parti des conditions naturelles. La châtaigne autrefois base de l'alimentation remplaçait les céréales dont la production était négligeable. Les cévenols utilisaient le chanvre et la laine de leurs moutons pour leur habillement ; puis à partir du seizième

siècle ils plantèrent des mûriers et se consacrèrent à l'élevage du ver à soie. La vente des cocons leur permettait d'acheter le blé et les vêtements. La vigne ne produisait que le vin de consommation familiale. Les paysans fabriquaient eux-mêmes leurs meubles et leurs outils agricoles avec le bois du châtaignier.

La maladie du ver à soie, puis en 1956, la grande gelée qui « grilla » même les chênes verts, ruina les magnaneries. Aujourd'hui les cévenols cultivent des arbres fruitiers, pêchers, poiriers, pruniers, pommiers (reinettes du Vigan), mais ils ont tout de même gardé un petit élevage familial, quelques moutons et des chèvres.

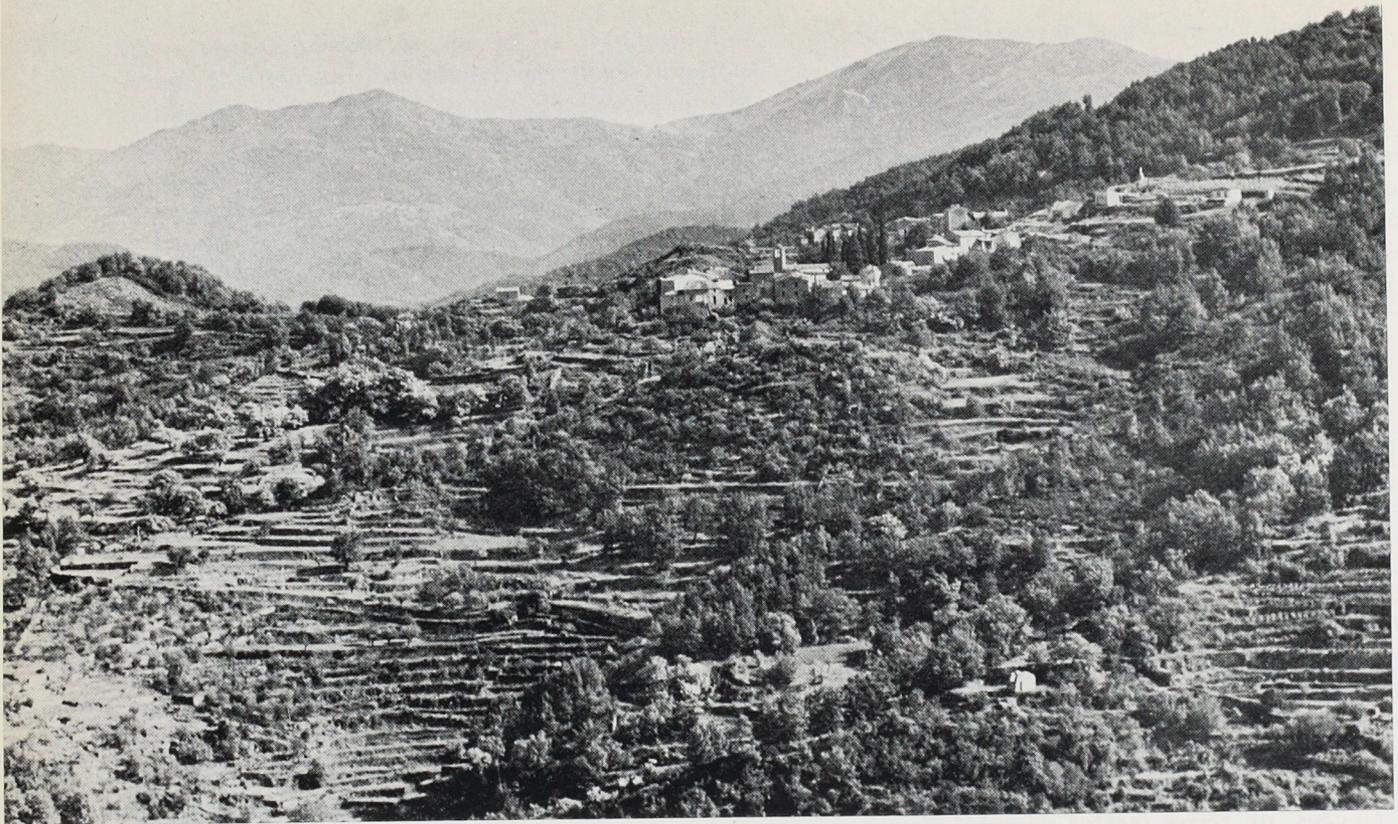
La seconde région, le Causse de Blandas, est très différente du pays cévenol. Ce petit causse s'étend entre la chaîne des Cévennes et l'écran des montagnes de la Séranne, à environ 600 mètres d'altitude. Sur ce plateau calcaire à la végétation essentiellement xérophile, alternent les *clapas*, landes pierreuses où s'ouvrent des avens, les *sotchs*, cuvettes calcaires propres aux cultures et les *serres*, sommets dénudés.

Afin de cultiver de rares parcelles de leur sol ingrat, les caussenards ont dû l'épierrer à la main. Les pierres ramassées ont été entassées et forment, soit des murets autour des champs, soit des tas d'épierrement de place en place.

---

## Étude ethnozoologique

Anne-Marie BRISEBARRE-CRÉPIN



Paysage typique des Cévennes du Sud, le village de Pommiers et ses terrasses. Les traversiers (*faïsses* ou *bancels*) très étroits sont soutenus par des murets de pierre sèche. C'est la seule façon de retenir un peu de terre cultivable sur le flanc de la montagne. Après les orages, des brèches s'ouvrent souvent. Autrefois les Cévenols remontaient la terre sur leur dos, dans des *bannastes*, paniers tressés en châtaignier.

Sur le causse, l'eau disparaît dans le sol calcaire, il n'y a donc pas de rivières mais des mares situées dans des replis de terrain argileux (*lavogne* ou *lavagne*) dont l'eau croupie sert à abreuver les moutons. Le sol, rendu localement imperméable par l'argile de décalcification qui occupe le fond des *sotchs*, a permis l'accumulation des eaux de pluie. L'homme a ensuite aménagé ces réservoirs naturels en cimentant les *lavagnes* afin de diminuer les pertes d'eau par infiltration. Rares sont les *lavagnes* alimentées par une source (il en existe une dans la commune de Montdardier, sur le rebord du causse).

L'élevage caprin, bien adapté aux conditions locales, est pratiqué depuis plusieurs siècles. Les villages de Navacelles, Vissec et Madières possèdent de petits troupeaux de chèvres. Celles-ci sont souvent mêlées aux troupeaux de moutons qui restent la principale ressource du causse et dont le lait est envoyé à Roquefort pour la fabrication du fromage.

Depuis de nombreuses générations, l'élevage « artisanal » de la chèvre, la *cabra*, est une ressource familiale importante. Dans les villages, chaque foyer en possède au moins trois ou quatre, mais en général, les troupeaux comptent quinze à vingt têtes. « Si on a plus de six chèvres, on a

généralement un bouc, mais un seul bouc peut suffire à cinquante chèvres » disent les chevriers. Ces chèvres sont de race alpine ; quelques-unes accompagnent les moutons en transhumance. Le lait est employé pour l'alimentation et la fabrication du fromage.

La *cabra* loge dans la *cabriero* (étable), attenante à la maison d'habitation, où elle est attachée. Un ratelier est scellé dans le mur avec une *greppie* (crèche). Dans un coin se trouve un *clastre* contenant la ration de fourrage et de paille pour deux jours environ (Causse de Blandas). Le *cabrié* (chevrier) balaye l'étable avec le *baladjeto* et nettoie la mangeoire avec le *baladjeto a grepio*. L'hiver, il dispose le fourrage dans le *rastel* (râtelier) avec le *fourcarelo* (petite fourche en bois de châtaignier). En été, le soir, il y met des brassées de feuilles de mûrier ou de châtaignier ; en hiver, il donne aussi aux chèvres des *blanchettes* (châtaignes séchées et écorcées) (Cévennes).

On traite les chèvres à l'étable, matin et soir. Le *cabrié*, assis sur le *selo*, tient entre ses genoux le *seillo* ou *mosedou*, seille à traire, dans lequel il recueille le lait.

Dès la disparition du froid et surtout de la neige, lorsque sortent les premiers bourgeons, aussitôt après la traite du matin, les chèvres

sont amenées au pied de la montagne où elles sont livrées à elles-mêmes. Certaines portent des *cascarots*, colliers en cuir ou en bois de châtaignier auxquels on accroche une clochette. Ces sonnailles servent à suivre les déplacements du troupeau dans la montagne. Les chèvres grimpent jusque sur les *serres* en broutant les branches les plus basses des châtaigniers et des chênes verts. Le soir elles redescendent seules jusqu'aux abords du village où les enfants, avertis par le tintement des sonnailles, vont les attendre. Le signal du retour est la tombée du jour, le moment où le soleil disparaît, mais si le ciel s'assombrit à cause de l'orage par exemple, elles redescendront plus tôt. Il n'est pas rare, au cours de promenades dans la montagne, de rencontrer un *cabrat* (troupeau d'une cinquantaine de chèvres) composé de toutes les chèvres d'un même hameau. Peu sauvages elles accourent vers vous et si vous leur cueillez des branches de feuillage, vous aurez bien du mal à les empêcher de vous suivre.

En hiver, les chèvres ne sortent pas lorsqu'il neige. Si le temps le permet, elles broutent aux alentours de l'étable, surveillées par un enfant ou un vieillard aidé d'un chien.

En été, de la mi-juin à la foire du Vigan (9 septembre), tous les moutons d'une vallée sont réunis sous la conduite de plusieurs bergers, et un millier de bêtes part en transhumance sur la montagne du Lingas. Peu de chèvres suivent, sauf celles qui appartiennent aux bergers. Souvent ceux-ci mettent quelques chèvres ou boucs avec une clochette au cou en tête des troupeaux, ce sont les *menouns* (celui qui mène). Cette coutume n'a pas été toujours appréciée, voici pour preuve ce qu'en dit l'abbé CARLIER dans son *traité des bêtes à laine* publié en 1770 :

« c'était autrefois un usage accrédité et très répandu de joindre aux troupeaux de Bêtes

à laine un Bouc et quelques Chèvres. Ceux qui agissaient ainsi avaient en vue deux objets d'utilité principaux ; l'abondance du lait de chèvres et leur odeur à laquelle on attribuait la propriété de chasser le mauvais air des bergeries.

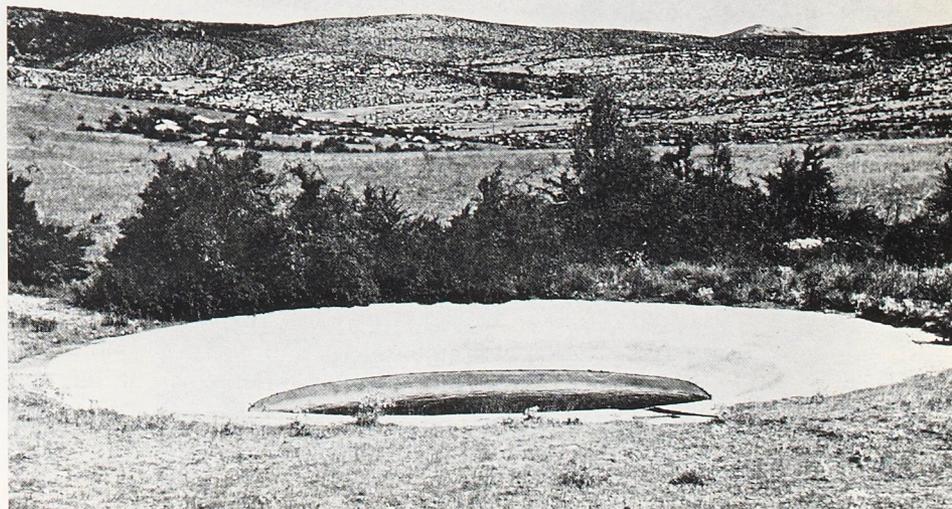
Le premier de ces deux avantages est le seul qui soit réel, l'autre est chimérique. Mais comme le profit du lait ne compense pas à beaucoup près les torts que font ces animaux aux arbustes et aux herbes des pâturages par leur haleine et par leurs dents, ils sont presque partout bannis des troupeaux. Il y a même à ce sujet divers réglemens émanés des tribunaux. »

L'abondance du lait des chèvres permet au berger de les employer à nourrir les agneaux orphelins ou ceux dont les mères n'ont pas assez de lait, dans le cas des naissances doubles par exemple. Une chèvre nourrit deux beaux agneaux alors qu'une brebis n'a de lait que pour un seul.

## Fabrication du fromage

Les fromages de chèvre cévenols, *péraldous* dans la région du Vigan et sur le Causse de Blandas, ont toujours eu une grande réputation. La fabrication commence au printemps qui est l'époque la plus favorable à leur confection. On fait naître les chevreaux à Pâques, au bout de quelques semaines ils sont vendus ou mangés et le lait de leur mère servira à fabriquer les *péraldous*. La traite de dix chèvres donne sept à douze fromages selon l'époque, car il faut environ un litre de lait pour faire un fromage.

Une *lavagne* aménagée sur le Causse de Blandas. Les chèvres qui accompagnent les troupeaux de moutons refusent de boire cette eau croupie et préfèrent attendre le retour à la ferme où on leur donne un seau d'eau claire.





*Seillo* ou *mosedou* en fer blanc (récipient à traire). Il est muni de deux poignées, l'une pour le porter, l'autre pour verser le lait qui coule par le bec. On ne s'en sert plus beaucoup aujourd'hui, le seau en matière plastique le remplace peu à peu.

Le lait trait le soir est *coulé* à travers le *couladou* (flanelle) afin de le débarrasser des poils et des impuretés qui y tombent pendant la traite. On y ajoute la présure destinée à le faire cailler. Elle était jadis préparée avec de petits morceaux de panse de porc ou de chevreau mis à macérer dans du vinaigre pendant deux à trois semaines. Voici comment le *dictionnaire universel des arts et métiers* de 1773 décrivait sa fabrication en Languedoc :

« La traite étant faite et le lait coulé, on y jette une présure qui se fait de la manière suivante. On égorge des chevreaux avant qu'ils aient pris d'autre nourriture que le lait, et l'on tire de leur estomac les caillettes où l'on trouve des grumeaux de lait. On sale ces caillettes avec une pincée de sel, et on les suspend en l'air dans un endroit sec. Lorsqu'elles sont suffisamment sèches et qu'on veut faire la présure, on met dans une cafetière de terre, qui contient environ quatre onces d'eau ou de petit lait, une partie d'une caillette qu'on y laisse vingt-quatre heures,

Bouc *menoun* d'un troupeau transhumant. Il porte un *cascarat* auquel est accroché une grosse sonnaille.



afin que la liqueur puisse bien s'imprégner de ses sels ; l'eau ou le petit lait dans cet état est ce que les habitants du pays appellent la présure. »

Quelques gouttes de présure suffisent à faire cailler le lait sitôt trait, sans le faire chauffer. Le lendemain matin on verse le caillé dans un égouttoir recouvert de l'*estamagna* (linge filtrant le petit lait) et on laisse s'écouler la *gaspo* (petit lait) que l'on recueille dans un pot. Les *faïssellos*, petits moules en terre qui vont donner leur forme au fromage, sont remplis de caillé et disposés sur le *toumié* (égouttoir en terre). Lorsqu'on a beaucoup de moules, on les dispose en plusieurs étages séparés par des *paillous* (petites claies en paille). On les laisse ainsi jusqu'au soir. Les moules sont remplis jusqu'en haut, lorsque le caillé est égoutté il ne reste plus au fond du moule qu'un fromage peu épais. Ce fromage frais s'appelle la *tome*, le terme *péraldou* désignant le fromage sec. Le soir on retourne les fromages dans les faïcelles et on les sale d'un côté, puis de l'autre le lendemain. Les fromages sont ensuite démoulés et mis à sécher dans une *fromagère*, sorte de garde-manger dont les étagères sont recouvertes de paille, ou sur des *paillous*. On peut alors les consommer frais, mais pour les obtenir plus secs on les met quelques jours dans un *panié de bridoulo* en châtaignier, pendu par l'anse dans un lieu bien aéré.

La *gaspo* contient de fines particules de lait caillé ; si on la fait bouillir, une mince couche de fromage cuit se forme à sa surface. C'est la *recuite* que l'on mange salée ou sucrée. On la conservait aussi dans de petits pots en terre en y ajoutant un peu de pain moisi et de poivre et on obtenait ainsi le *reubarbo*, fromage mou très fort. A Roquefort on fabrique encore du *reubarbo* avec les fromages brisés et on le conserve tout l'hiver.

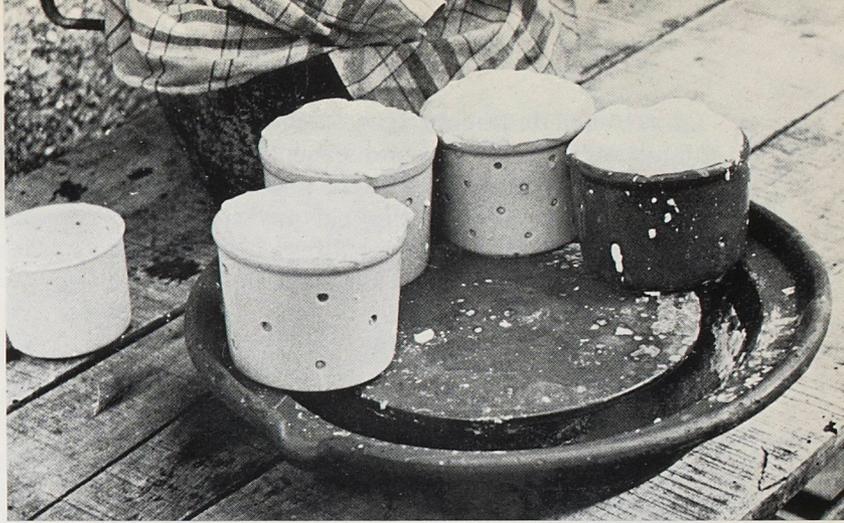
Pour l'hiver, on conserve les *péraldous* en les mettant, lorsqu'ils sont bien secs, dans des sacs ayant contenu de la chaux. Avant on les plaçait dans une jarre que l'on recouvrait d'une *lauze* (pierre plate dont on couvre les maisons) ou on les pendait dans des sacs de toile. Lorsqu'on veut les consommer, on les fait tremper dans de l'eau additionnée d'un peu d'alcool. La durée du trempage dépend de la dureté du fromage. Pour augmenter leur saveur on place à l'intérieur des jarres des feuilles de choux ou de navet. On « plie » les fromages pour les rendre forts dans des feuilles de noyer ou de *pebre d'Ase* (sarriette), Satureia montana.

Le lait est aussi employé pour l'alimentation familiale ; pour le nourrisson, il remplace parfois le lait maternel. Sur le Causse de Blandas, si la



Le lait, coulé à travers le *couladou*, est recueilli dans un grand pot en terre.

Une demi-cuillerée à café de présure suffira à cailler le lait.



Les *faïssellos* (petits moules en terre brune ou grise), remplies de caillé jusqu'en haut, sont disposées sur le *toumiè*, égouttoir en terre muni d'une rigole circulaire qui recueille le petit lait.

mère ne peut nourrir son enfant, il est confié à une femme pouvant en nourrir deux, ou à défaut, on utilise le lait de chèvre (thèse DURAND-TULLOU). Celui-ci est, à l'état naturel, plus digestible, plus léger, plus riche en crème et en substances nutritives que le lait de vache. De plus la chèvre ne peut être tuberculeuse, même par inoculation.

« Les enfants élevés au lait de chèvre sont lestes et sautent comme l'animal qui les a nourris. »

« Si une personne a l'humeur acariâtre, capricieuse, on lui demande si elle a été élevée au lait de bique. »

A Vissec, sur le Causse de Blandas, il est d'usage chaque année d'engraisser une chèvre. Sa chair, mélangée à celle du porc, sert à la fabrication d'une saucisse réputée pour sa conservation. Aujourd'hui les peaux de chèvres sont peu prisées et vendues aux chiffonniers ; mais pendant des siècles, elles permirent de fabriquer les outres qui servaient au transport du vin à dos de mulet (thèse DURAND-TULLOU).

Au bout d'une journée, le caillé est égoutté et les *péraldous* ont pris leur forme définitive. C'est le moment de les retourner et de les saler.



La présence de la chèvre en Languedoc n'a pas toujours été considérée comme bénéfique ; ainsi un arrêté du Conseil, daté du 29 mai 1725, stipulait : « Défense d'avoir des chèvres sous peine de 100 livres d'amende et les dites chèvres avoir un des jarrets coupé ». Car « la dent de la chèvre



emporte des forêts avec elle ». La chèvre est en partie responsable de la déforestation sur le Causse de Blandas, parce qu'elle broute les jeunes pousses et les rejets et nuit ainsi au développement des arbustes.

« Jamai cabro es morto de talen ». La chèvre trouve sa nourriture dans l'herbe rase, mais elle cause aussi beaucoup de dégâts en s'attaquant aux jeunes pousses.

## Proverbes, dictons

« A n'ount la crabo es estacado cal que trobe soun plen sadoul. »

*Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.*

« Cabro negro dono la blanc. »

*Chèvre noire donne lait blanc.*

« Jamai cabro es morto de talen. »

*Jamais chèvre n'est morte de faim.*

« Jamai péu de cabro a pas estoufa loup. »

*Jamais poil de chèvre n'a étouffé le loup.*

« Bouc jouvé, arêt vieil. »

*Pour la reproduction, mieux vaut bouc jeune et vieux bélier (Causse de Blandas).*

« Quand trôna abans los Rampalms, leva lo lach das cabras per tot l'an. »

*Quand il tonne avant les Rameaux, les chèvres n'ont plus de lait de toute l'année.*

« Quand les chèvres « se dordon » (se donnent des coups de tête), elles annoncent du vent et quand elles se regroupent, de l'orage. »

## Superstitions et croyances

Sur le Causse de Blandas, les fermiers attribuent une grande importance à l'influence de la lune, tant sur le règne animal que végétal ; on ne garde pas les *cabiolo* (chevrettes) nées en nouvelle lune car, si elles ont un lait abondant, elles produisent peu de *gaspo* (caillé) : on dit que le lait *gaspéjo* (thèse DURAND-TULLOU).

Si on nettoie l'étable un vendredi, les rats mangeront les pattes des chèvres.

Quand on brûle des roseaux, on fait partir le lait des chèvres et des vaches.

S'il y a une épidémie dans la région, on tient enfermés dans la ferme un bouc dont la mauvaise odeur suffit à chasser « tous les venins ». De même, un bouc chasse le mauvais œil de l'étable.

Du lait de chèvre mélangé avec de l'ail guérit les convulsions.

## Sobriquets

La chèvre (ou le bouc) a aussi inspiré la formation de sobriquets appliqués à tout un village. Ces sobriquets « collectifs », sortes de moqueries lancées d'un village à un autre, peuvent avoir deux origines, soit une rivalité entre deux villages,

soit une origine historique ou dramatique locale. Dans tous les cas, ils sont nés d'une « rivalité de clochers », ce qui explique que bien rares sont ceux qui flattent.

Les habitants d'Aulas et de Bréau, communes situées dans le canton du Vigan, étaient de gros mangeurs de viande, ce qui leur valut le surnom de *manjo-carno* ou *manjo-carneto*. La viande était souvent de la chèvre ou même du bouc. Les deux

villages étant très proches, chacun affirmait : « nous sommes *lous manjo-cabro* et ce sont eux *lous manjo-bous* ». Et d'un village à l'autre on se rejetait le sobriquet de *manjo-bou*.

## Médecine vétérinaire populaire

Lorsqu'une chèvre est malade, on lui noue la queue pendant une journée avec un brin de laine brute, *courdil di lano*. Un gonflement se produit et on pique la queue ; du sang noir s'échappe et l'animal est sauvé. Autrefois on liait aussi l'oreille de la même façon.

Quand un animal est atteint d'une affection quelconque, on lui plante dans l'oreille un morceau de racine de *barairé*, *Helleborus foetidus* (ellébore). Il se forme un abcès qui détermine la guérison. C'est le principe de la dérivation en médecine.

En cas d'empoisonnement des chèvres et des brebis (quand elles mangent des coccinelles ?), on taille l'oreille de la bête, on frappe sur l'entaille avec trois bûches différentes pour faire saigner ; l'animal est alors sauvé.

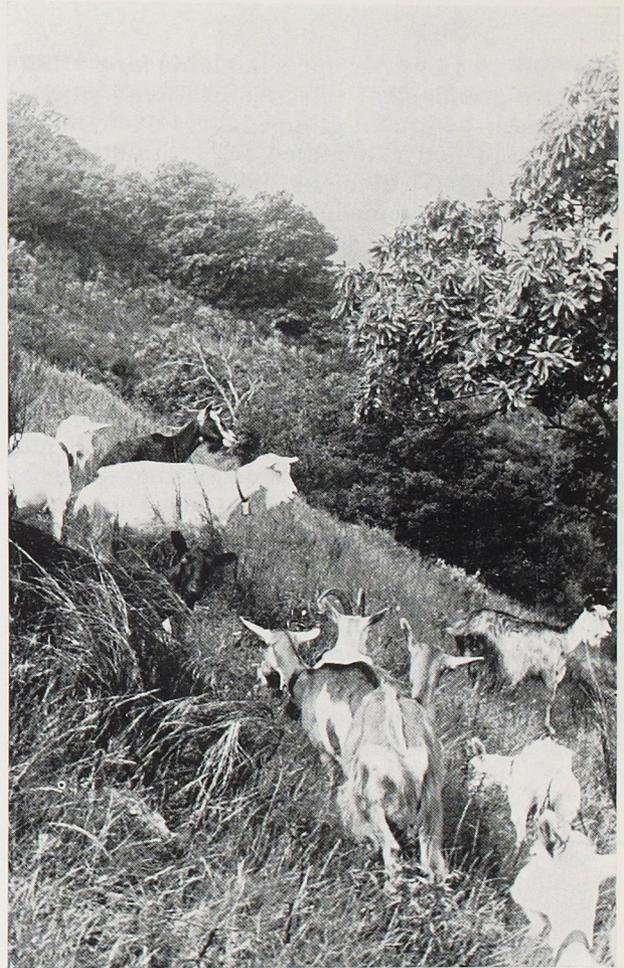
Si une chèvre ou une brebis a une indigestion, on lui met un *bridel* de genêt dans la bouche pour la faire ruminer.

Quand une chèvre ou une brebis a mangé trop de luzerne, on la troue à la deuxième côte.

Lorsqu'une chèvre ou une brebis ne peut pas se délivrer de son petit, on lui fait une tisane avec des petits morceaux de serpent séché (en général il s'agit de vipère).

*Ci-contre* : Quelques chèvres et boucs d'un *cabrat* broutent à la lisière d'une serre et de la zone des châtaigniers, sur les pentes du Mont Aigoual.

Contre les barbies des chèvres (boutons dans la bouche), on passe du vinaigre et du sel.



## BIBLIOGRAPHIE

- BERNARDY (A.), 1962. — Les sobriquets collectifs (Gard et Pays de Langue d'Oc). Anecdotes, dictons, légendes. *Uzès, AHP.*, 278 pages.
- COCHERIS (P. W.), 1914. — Nos animaux domestiques dans les Religions, l'Histoire, les Plaisirs, les Lettres et les Arts. *Paris, Boivin et Cie*, 554 pages.
- CRÉPIN (J.), 1919. — Les utilisations de la Chèvre. *Paris, Deyrolle*.
- DURAND-TULLOU (A.), 1959. — Un milieu de civilisation traditionnelle : le Causse de Blandas Gard. Thèse de Doctorat, Faculté des Lettres et Sciences humaines. *Montpellier*, 598 pages, 65 photographies, 61 plans.
- NELLI (R.), 1969. — Le Languedoc et le Comté de Foix, le

- Roussillon. *Paris, Gallimard*, 374 pages, 64 illustrations, 16 planches hors-texte.
- ROLLAND (E.), 1882. — Faune populaire de la France, tome V. *Paris, Maisonneuve*, pp. 174 à 213.
- SEBILLOT (P.), 1905. — Le Folk-Lore de France, tome III : La Faune et la Flore. *Paris, Maisonneuve*, 542 pages.
- SEIGNOLLE (C.), 1960. — Le Folklore du Languedoc (Gard, Hérault, Lozère). *Paris, Maisonneuve*, 304 pages.
- TINTHOIN (R.), 1965. — La « Gardonnenque lozérienne » du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, in *Revue du Gévaudan, des Causses et des Cévennes*, année 1965, n° 11. *Mende, Imp. H. Chaptal*, pp. 186 à 210, 1 carte, 2 graphiques.

# Les animaux domestiques et sauvages dans

APPROCH

Le milieu physique où s'implante une ethnie influence grandement son organisation ; on peut le constater lorsqu'un groupe, après avoir migré, adapte à un nouveau milieu ses techniques, son économie, plus lentement son organisation sociale, ou bien le remodèle complètement jusqu'à le faire ressembler à son ancien cadre de vie. Ce sont là des notions délicates à saisir autant qu'à évaluer et jusqu'à présent, les études ethnographiques ont très naturellement privilégié les agissements des hommes en eux-mêmes, aux dépens du monde animal, végétal et minéral qui apparaissait tout au plus comme une toile de fond. Au fur et à mesure de l'avancement de ces études, le besoin s'est fait sentir d'une approche aussi globale que possible de la vie d'un groupe et les ethnosciences ont alors tenté d'éclairer les relations qui l'unissent à son milieu physique.

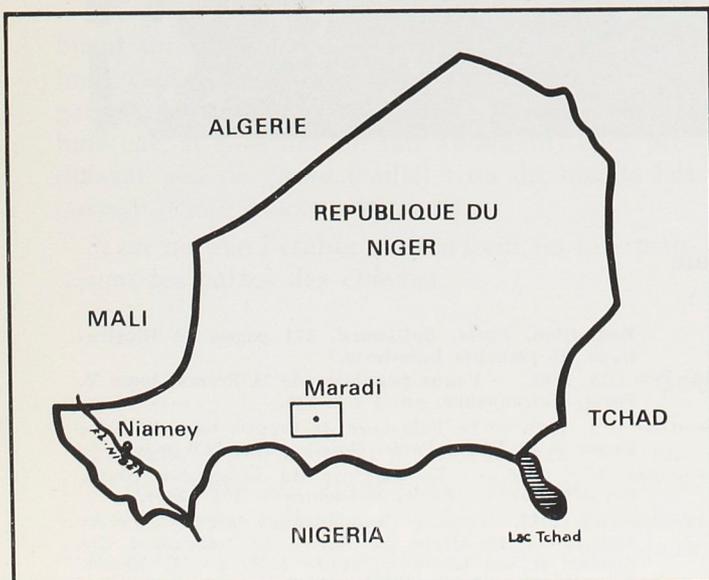
Dans le cas de la société hausa de Maradi (Niger), multiforme et difficile à saisir, l'approche ethnozoologique permet un éclairage original et particulier. La partie proprement zoologique se base sur la systématique et l'étude des comportements des animaux, comportements réels ou tels

qu'ils sont perçus et explicités des hausa, elle met en évidence une séparation de la faune entre les animaux qui sont familiers de l'homme et, au contraire, tous ceux qui sont sauvages. Cette division de l'environnement zoologique du groupe hausa permet à son tour de souligner l'existence d'une structure bipolaire, opposant le domaine des hommes, familier et rassurant, à la brousse habitée par des dieux inquiétants, régie par ses lois propres et qui apparaît donc comme la zone d'insécurité.

Les hausa fondent leur systématique sur des critères de comportement, de biotope et bien sûr d'apparence extérieure des animaux, pour diviser les vertébrés en 6 groupes essentiels :

- poissons et animaux d'eau, *kiihi* (pl. *kii haayee*) (1) ;
- oiseaux, *s'uns'uu* (pl. *s'uns'aaayee*), ou mieux animaux pouvant voler comme les chiroptères ; la plupart des informateurs excluent de ce groupe l'autruche qui ne vole pas ;
- serpents et sauriens, *macijji* (pl. *macizzaï*) ;
- mammifères sauvages appelés aussi viande de brousse, *naamun daaji* ;
- mammifères d'élevage, *bisaa* (pl. *bisaašee*) : les moutons et les chèvres élevés par les femmes (dont la chèvre rousse de Maradi) ; les ânes et les chevaux ; les bovins confiés la plupart du temps aux pasteurs peuls, et enfin les dromadaires des nomades ;
- mammifères et oiseaux commensaux de l'homme, *'kwàarin gidaa* : chiens, chats, poules, pintades et pigeons.

A travers ce simple niveau de classification se traduit déjà toute l'attitude des hausa vis-à-vis des animaux. Les commensaux de l'homme ne suscitent qu'indifférence et se nourrissent comme ils le peuvent, dans les enclos, autour des mortiers. Le bétail, par contre, demande des soins journaliers et il est considéré comme une richesse



(1) La transcription utilisée est celle que préconise M. Claude GOUFFE, professeur de hausa à l'École Nationale des Langues orientales.

# La société Hausa (Niger)

## ETHNOZOOLOGIQUE

Anne LÉVY-LUXEREAU

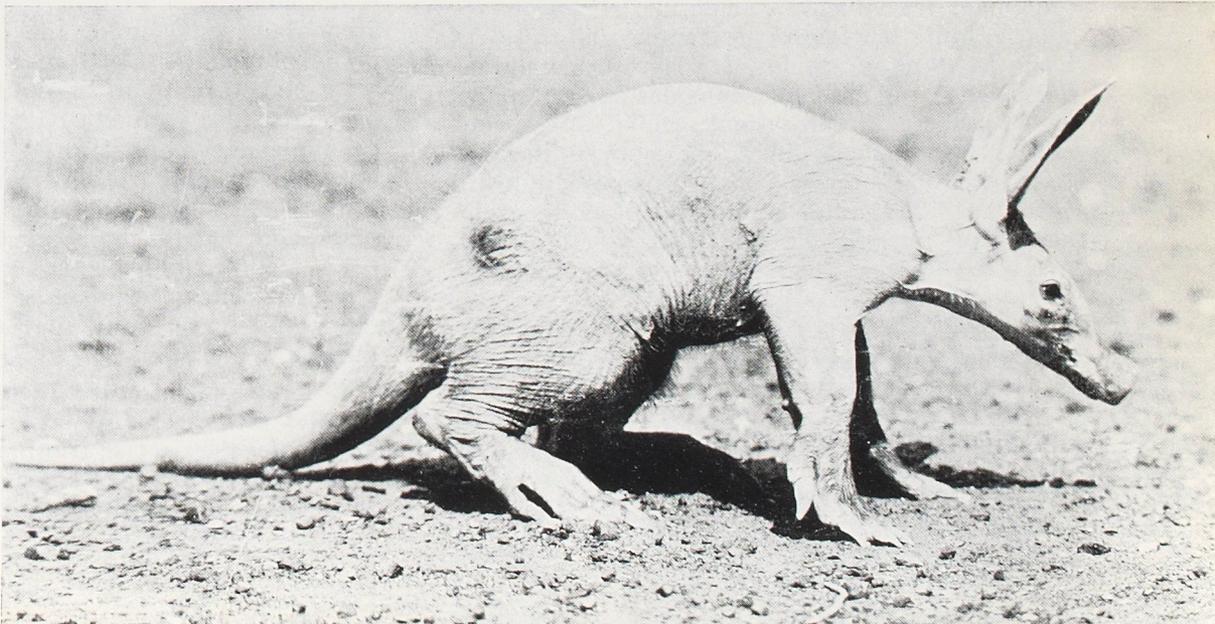
se ; on l'épargne lorsqu'on confie des zébus aux peuls, on la gère au village pour qu'elle produise de la nourriture ou des cuirs, pour qu'elle rapporte de l'argent. Richesse aussi, le cheval est un objet de grand prestige qui témoigne par un harnachement ostentatoire, souvent splendide, de l'importance sociale de son propriétaire. Mais tous sont des animaux de l'enclos par opposition aux animaux de brousse et ils ont en commun une caractéristique qui les en distingue radicalement : ils sont inoffensifs, et sous tous les aspects possibles. Aucune précaution particulière n'est à prendre pour les élever, pour les vendre ou éventuellement pour les abattre. Mieux encore, chèvres et poulets, plus rarement zébus ou chiens, sont offerts par les hommes en sacrifice à leurs dieux, ce qui confirme bien leur appartenance au monde des hommes.

Au contraire, les animaux sauvages et tout particulièrement serpents, sauriens et mammifères suscitent la prudence, l'inquiétude, voire la peur. S'il est bien compréhensible de trouver

ces réactions face à des animaux physiquement dangereux comme les reptiles et les grands félins, la même attitude devant un ongulé comme le Sylvicapre de Grim, *Sylvicapra grimmia*, (*gà-daa*), ne s'explique pas par des considérations de danger objectif.

C'est parce qu'elles vivent en brousse, au contact des dieux de la brousse - *iskookii*, *aljennu* - que les bêtes sauvages sont craintes, non parce qu'elles piquent ou mordent. Elles voient ces dieux, alors qu'ils demeurent invisibles aux hommes, elles connaissent les lois de la brousse, inconnues de la plupart des hommes, enfin elles constituent le bétail des dieux, vivent dans leur intimité et elles ont acquis à leur contact des pouvoirs non naturels, magiques, qui les rendent dangereuses. Chaque animal possède, dans ce domaine, des caractéristiques spécifiques et ce sont dans la grande majorité des cas des comportements particuliers qui ont manifestement servi de base à la construction magique. L'attitude de l'Oryctérope, *Orycteropus afer* (*dabgii*),

L'Oryctérope connaît les coutures de la terre et ses chemins souterrains et risque d'y entraîner les chasseurs. Cliché Documentation Française.



ramassé au ras de terre suscite une explication qui, elle-même, sous-entend le pouvoir magique : ayant conservé les yeux ouverts lorsque le créateur (*ùbangijii*) cousait ensemble les morceaux de la terre, il a conservé le souvenir de l'emplacement des coutures et peut, maintenant, en soufflant sur le sol, le faire s'ouvrir. Si la Gazelle rufifrons (*bàreewaa*) vit dans les régions arides où ne subsistent ni cours d'eau ni mares permanentes, c'est qu'elle a reçu le pouvoir de vivre sans boire. A cause de leurs insultes, les Chiroptères (*jeemaagèe*) ont été condamnés à vivre la tête en bas et à déféquer par la bouche, et le Charognard *Necrosyrtes monachus* (*àgùlu*) à ne se nourrir que de bêtes mortes.

Les végétaux eux-mêmes observent cette dichotomie puisque les mils, base de la nourriture hausa, s'ils poussent sous le contrôle des dieux et sur des terres défrichées en brousse, sont offerts conjointement aux animaux sacrifiés, tandis que la flore adventice bénéficie, elle, de la magie propre à la brousse.

Cette organisation du monde animal et végétal en deux pôles antagonistes dont l'un est inoffensif alors que l'autre est source de dangers, n'existe pas isolément. Elle ne peut être que le reflet d'une conception plus globale du monde, qui doit se retrouver au niveau des hommes et de leur implantation. C'est donc vers le village qu'il convient maintenant de se tourner.

En effet, cette structuration du monde trouve sa traduction spatiale en particulier dans l'organisation des agglomérations hausa. Les villages, les villes sont construits dos à la brousse ; tous les enclos s'ouvrent sur les rues ou les places intérieures et forment, pour celui qui arrive de l'extérieur, une haute barrière qui sépare très clairement le domaine des hommes du reste du monde. Naguère encore, les villes se trouvaient encerclées par de larges haies d'épines, parfois même par des fortifications de terre.

A l'intérieur de ces enceintes, réelles ou symboliques, de fréquentes réunions regroupent non seulement les villageois mais aussi les amis venus de toute la région ; les femmes alors se retrouvent dans les enclos, à l'écart des hommes qui discutent dans la rue, sous des abris réservés à cet usage. L'organisation sociale qui se concrétise notamment ainsi, est sous-tendue par l'existence de nombreux réseaux de relation qui entourent l'individu, le soutiennent et le protègent, mais aussi, à cause de leur caractère fortement hiérarchisé et contraignant, limitent une grande partie de sa propre liberté. Ces réseaux, qu'ils soient fondés sur la famille, les classes d'âge, les corporations, la communauté d'intérêt, le rituel des dieux de la brousse, sur la clientèle ou sur l'affinité, imposent à l'individu des obligations nombreuses qu'il doit soutenir sous peine de déchoir, et qui le placent sans cesse en position de compétition sociale très sévère.

D'autre part le modèle proposé par la société, la réussite tant sur le plan familial que social et matériel (le mot *arzikii* peut en effet se traduire par la prospérité, [bonne] fortune) est hors d'atteinte de la majorité des paysans hausa. Cette réussite se manifeste par une nombreuse famille unie, par une bonne place à l'intérieur de la toile d'araignée formée par ces réseaux et surtout par la richesse que sous-entendent les deux premiers points. Il y a là souvent source de nombreuses insatisfactions, de nombreux conflits.

Face à cette collectivité villageoise ou urbaine qui représente le pôle familial et rassurant de la vie, bien qu'elle ne soit pas toujours très satisfaisante pour l'individu, la brousse représente, elle, le pôle négatif. Pourtant, de type sahelien, elle n'oppose pas d'obstacle réel à la pénétration. Jusqu'au début du siècle, elle n'était que fort peu habitée et défrichée et très souvent sillonnée par des bandes de pillards ou des rezzous touaregs. Mais aujourd'hui la brousse se confond de plus en plus, dans la région surpeuplée de Maradi, avec les terres laissées en jachère. Cela n'a rien changé de fondamental, car en vérité ce qui inquiète en brousse, ce sont les dieux qui l'habitent et qui se sont installés là comme l'homme dans son enclos, avec leur bétail et leur terroir. S'ils peuvent protéger ceux qui les honorent par des sacrifices, on leur attribue généralement des pouvoirs maléfiques car ils sont nocturnes, assoiffés de sang et on les rend responsables de toutes les maladies qui sortent de l'ordinaire, des infortunes et des malheurs. Surtout ils sont invisibles aux hommes.

Voici donc deux mondes opposés, le premier régi par les hommes avec ses lois qui enserreraient l'individu, le second assez rébarbatif à cause de ses dieux et de ses animaux qui, mieux que les végétaux immobiles, en sont la manifestation animée. Cependant ils ne peuvent coexister sans contact ; l'homme hausa doit, en effet, chaque jour trouver en brousse son bois de chauffage ou de construction, défricher de nouveaux champs et surtout y chercher un appoint alimentaire très important dans ces régions à faible pluviosité. Les hausa ont donc aménagé cette structure pour la rendre cohérente, pour permettre des contacts entre brousse et village, et ce faisant, ils ont donné à la faune et à la flore une place majeure. Animaux et plantes de brousse ont en effet des qualités spécifiques, qui manquent au village et qui les rendent nécessaires à la survie matérielle et spirituelle du groupe. C'est par leur intermédiaire que les deux pôles, d'opposés qu'ils sont, deviennent complémentaires.

Les rencontres entre dieux et hommes, lorsqu'elles sont accidentelles, se font au détriment de ces derniers, et se traduisent par la maladie, la mort. Mais dès qu'elles sont organisées par la société, elles deviennent au contraire souhaitées

Cette photo est une vue aérienne partielle de Gidan Magaji, village hausa situé sur la dune sableuse à une vingtaine de km de Maradi. On peut distinguer les orientations prioritaires qui ont présidé à sa construction. Cliché A. Levy.



et bénéfiques ; elles sont alors prises en charge par des individus déterminés, ayant acquis des connaissances particulières et spécialisés dans le rôle d'intermédiaire entre la brousse et la collectivité. Ce sont tout d'abord les adeptes du culte *bòorii*, principalement des femmes dans la région de Maradi, que les dieux ont désignés par une maladie grave et qui se sont voués à eux. Au cours de cérémonies publiques, regroupant les adeptes de la région, les dieux prennent possession du corps et de l'esprit du danseur *bòorii* et peuvent ainsi établir un dialogue avec les hommes. De leur côté, pêcheurs, chasseurs, herboristes et charmeurs de serpents, sans établir de contact direct avec les dieux, pénètrent dans leur domaine pour en rapporter non seulement les produits de pêche et de chasse, mais surtout les plantes et les dépouilles animales, productions de brousse très recherchées pour la confection de remèdes, de philtres et de charmes.

Dans ce cas ce sont les animaux et les plantes rapportés qui vont servir d'intermédiaires et c'est tout à la fois la division des deux mondes et leur complémentarité que rappelle, à l'intention des êtres vivants visibles ou invisibles, l'herboriste-soigneur devant la plante qu'il s'apprête à couper en brousse :

mîi nee nee daa'din (1) gidaa  
 daa'din gidaa geeroo nèè  
 mîi nee nee daa'din daaji  
 maagàni nèè

« Quelle est la richesse de la maison ?  
 La richesse de la maison c'est le mil.  
 Quelle est la richesse de la brousse ?  
 C'est le médicament ».

Les rôles sont bien nets. La maison assure la survie, la brousse pour sa part produit tout ce

qui peut remédier à un déséquilibre. En tout premier lieu elle guérit les maladies, qu'elles soient ou non envoyées par les dieux. Mais elle a en plus une action préventive fort importante qui vient, sinon pallier, du moins contrebalancer les imperfections du système social. La complémentarité des deux pôles apparaît alors dans toute son importance. C'est pour se rendre le sort favorable, pour déjouer les maléfices ou même pour nuire à un concurrent que les hommes se tournent vers la brousse et font appel au « médicament » (*maagàni*). Comme la collectivité, elle devient ambivalente, source de dangers, mais aussi source de protection, ce qui explique que la Hyène tachetée *Crocuta crocuta* (*Kuuraa*), sans doute l'animal le plus redouté à cause de ses sortilèges, fournisse en même temps le plus puissant des talismans contre les maléfices, celui que tous les enfants portent autour du cou.

Si l'homme ne peut rencontrer les dieux invisibles, il trouve en brousse les animaux et les plantes qui les représentent et qui sont, comme eux et par eux, porteurs de magie. Il s'efforce

La chèvre rousse de Maradi (*àkuyàa*) qu'on voit ici attachée près d'un enclos est originaire de la région située entre Maradi et Sokoto, en Nigéria. Cliché Coopération Information.



(1) Le mot *dau'dii* caractérise ce qui est plaisant, source de joie, agréable.



Kuura, la Hyène tachetée est le type même de l'animal de brousse, dangereux et malfaisant. Elle déchaîne à l'encontre des hommes, ses pouvoirs magiques et seuls les grands chasseurs bien « préparés » osent l'attaquer. *Cliché Myers.*

alors de se rendre maître de cette magie pour l'utiliser à son avantage ; c'est-à-dire qu'il tente de fixer par un rituel précis le pouvoir magique sur son support matériel — ici les dépouilles animales — pour qu'il reste actif sous sa nouvelle forme de remède. Or l'étude des comportements animaux montre que ce pouvoir magique est créé en liaison étroite avec une particularité physique ou éthologique. Le lien avec la maladie à guérir ne se fait donc pas au hasard comme une première approche pouvait le laisser supposer. Le proverbe hausa dit : « Celui qui mange le lièvre, mange la vitesse », *wandà yaa ci zoomoo, yaa ci gudù* ; l'homme qui a ingéré un remède fait à partir de dépouilles animales, ou qui le porte sur lui sous forme de talisman, va bénéficier des particularités physiques ou éthologiques de l'animal, qualités magiques qui vont se manifester à son avantage. Le poisson *Malapterurus electricus (minjeryaa)* transmet des décharges électriques et, à ce titre, entre dans la composition de tous les charmes qui protègent des bagarres et des coups, sa seule présence devant paralyser les agresseurs.

L'Oryctérope toujours courbé vers le sol et qui, nous l'avons vu, peut fendre la terre en soufflant dessus, aide le paysan dans ses sarclages : il suffit d'insérer un morceau de peau entre le fer et le manche de la houe pour qu'elle travaille presque d'elle-même, comme il suffit que le paysan porte autour des reins une lanière de peau d'Oryctérope pour qu'il ne ressente ni fatigue ni courbatures.

Les exemples de cet ordre pourraient être multipliés car on fait appel aux remèdes dans toutes les circonstances de la vie : pour avoir des enfants nombreux et en bonne santé, mais aussi pour que les cheveux poussent drus et

longs, pour obtenir une bonne récolte et même pour lutter contre la brousse qui produit ainsi les armes pour la combattre (un macéré de peau de Zorille, *Ictonyx striatus (buddarii)* et d'herbes puautes fait fuir les dieux au nez sensible !). Ainsi par le biais des animaux et de leur utilisation majeure dans la pharmacopée hausa, on obtient sans aucune interprétation la liste des besoins ressentis par les hausa, liste très précieuse pour l'ethnologue puisqu'elle souligne aussi bien les préoccupations qui tiennent à l'éthique même de la société, que celles de la vie quotidienne.

L'approche ethnozoologique permet, bien sûr, de préciser les relations qui unissent les hommes à leur environnement animal, mais elle donne également un éclairage nouveau à des phénomènes purement ethnographiques — ici la division du monde en deux moitiés antagonistes et complémentaires — qui aide à mieux les comprendre. Toutefois, pour être complète, cette étude, purement ethnozoologique dans un premier temps, doit être confrontée aux résultats de l'étude ethnobotanique. Car dans la plupart des cas et notamment dans celui du pays hausa, les animaux et les plantes font partie d'une même structure à laquelle l'homme se confronte, ils sont également porteurs de magie, également utilisés dans la pharmacopée ou ailleurs, et très souvent de façon conjointe. Il serait alors arbitraire et certainement maladroit, parce que source d'erreurs ou d'inexactitudes, de vouloir les dissocier.

*Centre d'Etudes africaines,  
Ecole pratique des Hautes Etudes  
et  
Section d'Ethnozoologie du Muséum.*

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

De nombreuses études ont été consacrées au pays hausa, tant au Niger qu'au Nigeria. Du côté des chercheurs français, il convient de mentionner M. Claude GOUFFE pour la linguistique ainsi que les travaux de l'équipe d'ethnologues et de sociologues groupés autour de M. Guy NICOLAS ; tandis que du côté anglais, outre les études actuelles de M. Michael SMITH, de nombreux ouvrages datent déjà de plus d'un demi-siècle.

- MAINET (G.) et NICOLAS (G.), 1965. — La vallée du Gulbi de Maradi. Enquête socio-économique. *Document des Etudes Nigériennes*, n° 16, IFAN-CNRS, Dakar, 315 + 34 pages.
- NICOLAS (J.), 1969. — Ambivalence et culte de possession. Contribution à l'étude du Bori Hausa (vallée de Maradi, Niger). *Thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Bordeaux, Faculté des Lettres et Sciences humaines*, 337 pages, 5 planches, 2 cartes hors-texte, tableaux.
- RATTRAY (R. S.), 1913. — Hausa folklore, customs and proverbs. *Oxford, Clarendon Press*, 2 vol., 300 + 315 pages.
- RAYNAUT (C.), 1968. — Structures impératives et structures électives dans l'organisation sociale d'une communauté villageoise hausa. *Thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Bordeaux, Faculté des Lettres et Sciences humaines*, 340 pages, cartes et tableaux.
- SMITH (M. F.), 1969. — Baba de Karo. L'autobiographie d'une musulmane haoussa du Nigeria (textes de Baba giwa). *Paris, Plon* (traduction de l'édition anglaise de 1954), 354 pages plus illustrations et photos.
- SMITH (M. G.), 1955. — The Economy of Hausa communities in Zaria Province. *Colonial research studies*, n° 16, London, HMSO, 264 pages, 1 illustration et cartes.
- TREMEARNE (A. J. N.), 1913. — Hausa superstitions and customs, an introduction to the Folklore and the Folk. London, *John Bale, sons and Danielsson*, 548 pages plus illustrations, photos, carte.

OUVRAGES ZOOLOGIQUES

- DEKEYSER (P. L.), 1955. — Les mammifères de l'Afrique Noire Française (2<sup>e</sup> éd.). *IFAN, Dakar*, 426 pages + planches.
- DEKEYSER (P. L.) et DERIVOT (J. H.), 1966-67-68. — Les Oiseaux de l'Ouest africain. Guide d'identification. *Collection Initiations Etudes Africaines*, n° 19, *IFAN, Dakar*, t. 1, 507 pages, 494 figures ; t. 2, 140 planches noir plus 19 planches couleur ; t. 3, 112 pages.
- DORST (J.) et DANDELOT (P.), 1970. — A field guide to the larger mammals of Africa. London, *Collins*, 287 pages, 44 planches couleur.
- ROUSSELOT (R.), 1947. — Notes sur la faune ornithologique des cercles de Maradi et de Tanout (Niger Français). *Paris, Bull. de l'IFAN*, t. X, n° 1 à 4, pp. 99-137.
- ROSEVEAR (D. R.), 1953. — Check list and atlas of Nigerian mammals with a foreword on vegetation. *Nigerian Government, Lagos*, 131 pages, 239 cartes + 2 h.-t.



Ce très bel oiseau est une Grue couronnée, *Balearica pavonina* (*gârmaaka*), connue des paysans bien qu'elle soit très rare à Maradi. Les vendeurs de remèdes l'emploient dans une ou deux recettes, mais, paradoxalement, celle qui est connue des paysans néglige les plumes de la huppe ou des ailes. C'est le plumage dense, court et velouté du front qui est préféré parce qu'il est l'image parfaite d'une belle chevelure. C'est la raison pour laquelle les femmes ou les jeunes hommes, trouvant leurs cheveux un peu trop clairsemés ou pas assez long, préparent une pommade en mélangeant les cendres de ces plumes à du beurre de vache qui les aidera à retrouver une chevelure aussi belle que le plumage de la Grue couronnée. *Cliché Myers.*

Vendeur de remèdes (*mày maagàni*) ou fils du feuillage (*en ganyee*), c'est ainsi qu'on appelle ces colporteurs qui vont de marché en marché proposer leurs produits à une clientèle toujours avide de se protéger contre les nombreux mauvais sorts. Ces produits de base sont des écorces, des racines, des graines, des dépouilles animales comme ce crâne de Crocodile qui provient vraisemblablement du Nigeria depuis la disparition des derniers Crocodiles de la région Maradi.

Outre les charmes, potions et pommades qu'ils fabriquent à la demande, ces colporteurs approvisionnent les soigneurs locaux en matière première introuvable sur place et qu'ils vont se procurer souvent très loin auprès des chasseurs ou d'autres soigneurs. *Cliché Naud.*



# L ☆ E ☆ S L ☆ I ☆ V ☆ R ☆ E ☆ S

**LES OUBLIÉS DE CLIPPERTON**, par Claude LABARRAQUE-REYSSAC. Édition André Bonne, 15, rue Las-Cases, Paris.

C'est un récit historique.

**Sujet** : C'est l'histoire d'un petit groupe de soldats mexicains oubliés et abandonnés avec leurs femmes et leurs enfants sur une petite île sans ressources végétales, de 1914 à 1917.

La plupart d'entre eux périrent du scorbut.

Quelques rescapés, des enfants et quatre femmes durent subir la tyrannie et les violences du seul homme de l'île, un Noir, qui s'était approprié toutes les armes, et proclamé le « roi » de Clipperton... Leur martyre dura jusqu'à ce que...

N'en disons pas plus... Ne gâchons pas le plaisir des lecteurs qui tourneront avec avidité les pages de ce livre à suspenses...

**Le cadre** : Il explique que l'abandon et les drames racontés aient été possibles.

Clipperton est situé dans le Pacifique Nord-Est, à mille kilomètres environ des côtes du Mexique. C'est un atoll, une mince couronne de corail aride, sans végétation comestible. (En 1914, il y avait tout juste deux cocotiers).

Une barre de brisants isole l'île, provoque de nombreux naufrages. Aussi les bateaux l'évitent-ils systématiquement. L'île est le domaine des crabes de terre (des millions) et des oiseaux de mer.

Seule richesse, le Guano, qui fut exploité à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et qui est peut-être la cause du litige qui opposa pendant de longues années la France et le Mexique pour la possession de Clipperton.

**Le récit** : Les principaux faits sont authentiques, les personnages rescapés aussi (noms, âge, tout est vrai et fourni par les archives de la marine américaine, puisque c'est un vaisseau de guerre des U.S.A. qui les recueillit en 1917...).

Le récit est fait à la première personne, par une cousine du capitaine de la garnison, (le seul personnage inventé) et, avec cette narratrice-témoin, nous revivons le sort des Oubliés de Clipperton... Le récit est composé de scènes dramatiques, émouvantes, racontées dans un style évocateur et poétique...

**Divers intérêts de ce livre** : 1) Intérêt humain : effets physiques et moraux de cet abandon...

2) Intérêt documentaire : Après l'avoir lu, nous connaissons Clipperton, son origine, son sol, son aspect, son climat, les particularités de son lagon, sa faune et sa flore...

Une notice historique nous renseigne sur sa découverte, sur les visites qu'elle reçut au cours du 19<sup>e</sup> siècle et sur l'origine du litige entre la France et le Mexique.

3) Intérêt de nouveauté : Si quelques naturalistes et, depuis quelques années des officiers de marine français connaissent Clipperton, Madame Labarraque-Reyssac est la

première en France et à l'étranger à faire connaître au grand public cette dramatique histoire.

4) Intérêt littéraire.

**Présentation** : très belle. Format 15,5 × 23. 250 pages, une carte, une illustration du phare de Clipperton tel qu'il était en 1917. Prix : 17,50 F broché ; 22 F relié.

**Ce livre vient d'obtenir le Prix Jeanne Boujassy (Réserve à un récit historique) et décerné par la Société des Gens de Lettres.**

Il mérite d'être connu.

## UN TRIBUNAL DES MERS POUR RÉPRIMER LA POLLUTION.

M. Marcel Clebant, directeur de l'« **Opération mondiale message à la mer** », a préconisé la création d'un « tribunal international des mers », habilité à réprimer la pollution des océans aussi sévèrement « que s'il s'agissait de faits de guerre ».

M. Clebant a lancé son appel au cours d'une manifestation internationale à laquelle assistaient notamment l'empereur Haïlé Sélassié ; l'ambassadeur de France, M. Jean-Pierre Benard, et l'amiral La Haye, inspecteur général de la Marine Française.

La cérémonie s'est déroulée à bord de l'avisos-escorteur français « **Enseigne-de-Vaisseau-Henry** », en présence des unités des six autres pays étrangers qui participent actuellement aux « **Journées de la Marine Ethiope** », à Massoua : Inde, U.R.S.S., Iran, Etats-Unis, Italie, Grande-Bretagne.

L'objet principal de la manifestation, patronnée par le Conseil de l'Europe et l'Organisation de l'Unité Africaine, était l'immersion, au large des côtes éthiopiennes, de 50 000 « **messages à la mer** », enveloppés de plastique bleu contenant le texte d'un appel en faveur de la campagne mondiale contre la pollution des eaux.

### Comme la guerre

La solution du problème de la pollution des océans, a déclaré M. Clebant, au cours d'une allocution, se trouve dans « **l'application sans concessions de lois internationales très sévères. Pour pouvoir édicter et faire appliquer ces lois, il est vital de réformer la législation internationale en matière de protection des mers. Il n'y aura jamais de solution valable en dehors d'une réforme amenant à la création d'un tribunal international des mers, habilité à juger, sanctionner ou faire sanctionner les actes de pollution, avec la même rapidité et la même sévérité que s'il s'agissait de faits de guerre** ».

Fondée en 1962 et appuyée par trente-sept pays, l'« **Opération mondiale message à la mer** » est une organisation bénévole privée franco-belge qui siège à Paris et à Bruxelles. Une manifestation analogue avait eu lieu en 1968, en baie d'Acapulco, à l'occasion des Jeux Olympiques de Mexico. L'« **Opération mondiale** » compte organiser une nouvelle cérémonie de ce genre d'ici à un an, en Yougoslavie.

